

# connexions



No ①  
janvier 2024

*Sans contraste, pas de différenciation. Sans différenciation  
et sans lutte, pas de développement.*

Mao Zedong

p.2 : Le Parti matérialiste dialectique - principes

p.3 : Du marxisme au matérialisme dialectique

p.5 : Le matérialisme dialectique et la loi de la contradiction  
comme loi de la complémentarité oppositionnelle: la théorie des  
deux points

p.8 : La mise en avant du matérialisme dialectique comme reflet de  
la maturité prolétarienne

p.13 : Sans contradictions, pas d'univers

p.15 : La grille d'analyse nécessaire au PMD

p.17 : Le fini, l'infini et le caractère inépuisable de la matière

P.25 : La célébration de l'univers, la fin des religions

p.26 : Le matérialisme dialectique et l'univers en oignon comme  
contradiction du développement inégal et de la différence

P.28 : L'Aube de la Nouvelle Humanité à travers le nexus  
dialectique

P.30 : Le matérialisme dialectique et le nexus de la contradiction  
comme point de transition du mouvement en spirale et ses cycles

p.37 : Le PMD, forteresse révolutionnaire au cœur du nexus des  
première et seconde crises générales

p.40 : L'esprit français et la révolution

## **Le Parti matérialiste dialectique (PMD)**

### **- principes**

1. Le matérialisme dialectique est l'affirmation du caractère inépuisable de la matière éternelle qui obéit à la loi de la contradiction.
2. « La philosophie marxiste considère que la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers. Cette loi agit universellement aussi bien dans la nature que dans la société humaine et dans la pensée des hommes. Entre les aspects opposés de la contradiction, il y a à la fois unité et lutte, c'est cela même qui pousse les choses et les phénomènes à se mouvoir et à changer. » (Mao Zedong, De la contradiction)
3. Le PMD a comme raison d'être la systématisation du matérialisme dialectique dans tous les domaines, au niveau personnel et à l'échelle de toute la société, dans une humanité unifiée vivant en harmonie avec la planète Terre reconnue comme Biosphère.
4. Le matérialisme dialectique est porté par le prolétariat, classe transformatrice de la réalité et unificatrice de l'humanité, génératrice du mode de production socialiste abolissant toute exploitation et toute oppression.
5. Le PMD représente l'avant-garde du prolétariat et son activité a comme aspect principal de générer et diriger les luttes de classe pour le renversement de la bourgeoisie et l'instauration de la classe ouvrière comme classe dirigeante, systématisant la vision matérialiste dialectique du monde.
6. Les principales références théoriques du PMD sont les ouvrages *Matérialisme dialectique et matérialisme historique* de Staline et *De la contradiction* de Mao Zedong.
7. Les principales références historiques du PMD sont l'existence historique de l'URSS depuis la révolution d'Octobre 1917 jusqu'à 1952, celle de la République populaire de Chine depuis sa fondation en 1949 à 1976 (avec principalement la Grande révolution culturelle prolétarienne),

celle du Parti Communiste du Pérou de 1980 à 1992 (avec l'affirmation du marxisme-léninisme-maoïsme).

8. Le PMD souligne que les débuts de l'humanité, avec l'agriculture et l'élevage, ont instauré un rapport inégal avec la Nature ainsi que placé les femmes dans une situation d'infériorité : cela implique des révolutions culturelles pour libérer la psyché féminine et corriger les rapports à la Nature, notamment ceux avec les animaux.
9. Le PMD a comme démarche la lutte des deux lignes, dans tous les domaines : la constatation de la contradiction, l'affirmation de la ligne rouge face à la ligne noire, le renforcement de la ligne rouge jusqu'à la victoire de celle-ci.
10. Le PMD souligne l'importance de l'optimisme collectif, de l'enthousiasme historique, de l'abnégation personnelle, du romantisme révolutionnaire ; il combat le pessimisme, l'isolement anti-social, la vanité égoïste, l'indifférence insensible.
11. Le PMD est une organisation révolutionnaire ; on l'intègre par cooptation d'au moins trois de ses membres. La compartimentation de ses structures est la règle, le secret de l'organisation le principe. Être membre de l'organisation signifie être actif dans une organisation du PMD, appliquer les résolutions prises, observer la discipline qui lui est propre.
12. Le PMD fonctionne selon la dialectique de la centralisation et de la démocratie. Ce centralisme démocratique implique que les organes de direction à tous les échelons sont élus par voie de consultation démocratique lors des congrès et qu'entre les congrès, le membre du PMD doit se soumettre à l'organisation, la minorité à la majorité, l'échelon inférieur à l'échelon supérieur et l'ensemble du Parti au Comité central.
13. Si un membre commet une infraction à la discipline du Parti, l'organisation du Parti de l'échelon intéressé, dans les limites de ses attributions et selon le cas considéré, lui appliquera l'une des sanctions suivantes : avertissement, blâme, destitution des fonctions au sein du Parti, mise en observation, exclusion du Parti. ■

## **Du marxisme au matérialisme dialectique**

Le marxisme est né avec le mouvement ouvrier ; il consiste en les écrits de Karl Marx et de Friedrich Engels, mais également en leur action politique, avec la première Internationale et la naissance de la social-démocratie allemande. Ce dont on parle ici, c'est de gens en particulier, dans un pays en particulier, avec des idées en particulier. Et de par la dimension de ces idées de ces gens dans ce pays, c'est l'universel qui a prévalu et dans le monde entier, le marxisme a été reconnu comme juste par le mouvement ouvrier. Comme juste, non pas seulement pour l'Allemagne, mais pour tous les pays.

D'autres idées sont apparues et se sont ajoutées au marxisme, se plaçant en son sein, le développant à travers des obstacles, des difficultés, des conflits. Pareillement des idées développées en Russie et en Chine ont été reconnues ayant une valeur non pas simplement pour ces pays seulement, mais pour tous les pays. Lénine et Mao ont été des références dans le monde entier. Pourrait- alors penser que le processus peut continuer comme cela à l'infini, que d'autres peuvent s'ajouter, que le marxisme continuerait ainsi de se développer ? Bien sûr, mais alors on doit reconnaître que ce n'est plus du marxisme. Le marxisme serait la base encore, mais il y aurait tellement d'ajouts, d'approfondissements, que le marxisme serait méconnaissable. Ce serait le marxisme, mais transformé. Déjà à l'époque de Lénine, le marxisme était transformé de manière profonde par rapport à l'époque de Marx, et c'est pareil avec Mao.

Une discussion intéressante avait eu lieu à ce sujet, dans les années 1990 entre les maoïstes français et des représentants en France du Parti Communiste du Pérou. Ces derniers expliquaient que pour comprendre le marxisme, il fallait d'abord comprendre le maoïsme, car le maoïsme était la forme la plus avancée du marxisme. Pour les communistes français, cela semblait être le contraire : c'est en comprenant bien le marxisme qu'on arrivait, fort naturellement, au maoïsme. En un sens, les deux ont naturellement raison, car c'est une contradiction. Cependant, si c'est une contradiction, alors elle est productive.

C'est justement en se tournant vers cette nature productive qu'on dépasse les séparations entre marxisme, léninisme, maoïsme et qu'on saisit l'unité de substance, qui permet de voir en quoi il s'agit d'une seule

et même chose, et non de trois choses avec lesquelles il faudrait « composer ».

Mao Zedong avait déjà pressenti ce qu'il faut bien appeler la mort du marxisme, mort non pas au sens où il est dépassé, devenu inutile ayant fait son temps, mais au sens où il forme de la matière qui s'est insérée dans quelque chose de plus développé.

Mao Zedong dit avec une profonde justesse et un regard historique d'une vaste ampleur que :

« Le monde est infini. A la fois dans le temps et l'espace, le monde est infini et inépuisable. Au-delà de notre système solaire, il y a de nombreuses étoiles qui, ensemble, forment la Voie Lactée. Au-delà de cette galaxie, il existe de nombreuses autres galaxies.

Considéré globalement l'univers est infini, et considéré étroitement, l'univers est aussi infini.

Non seulement l'atome est divisible, mais c'est aussi le cas du noyau atomique et il peut être divisé à l'infini (...).

Tous les individus et toutes les choses spécifiques ont leurs naissances, leurs développements, et leurs morts.

Chaque personne meurt, parce qu'elle est née. L'être humain doit mourir, et Chang San [NDLR : *équivalent de Dupont, Durand, etc.*] étant un homme, il doit mourir.

Personne ne peut voir Confucius qui vivait il y a 2000 ans, parce qu'il devait mourir.

L'humanité est née, et par conséquent l'humanité doit aussi mourir. La Terre est née, et ainsi elle doit également mourir.

Toutefois, quand nous disons que l'humanité mourra et que la Terre mourra, c'est différent de ce que disent les chrétiens au sujet de la fin du monde.

Lorsque nous parlons de la mort de l'humanité et de celle de la Terre nous voulons dire que quelque chose de plus avancé que l'humanité viendra la remplacer, et ceci est un stade plus élevé dans le développement des choses.

J'ai dit que le marxisme avait également sa naissance, son développement et sa mort. Cela peut sembler absurde.

Mais comme Marx dit que toutes les choses qui se déroulent ont leur mort, comment cela ne serait-il pas applicable au marxisme lui-même ?

Dire qu'il ne mourra pas, c'est de la métaphysique.

Naturellement, la mort du marxisme signifie que quelque chose de plus élevé que le marxisme viendra le remplacer. »

La mort du marxisme dont parle ici Mao Zedong, c'est la naissance du matérialisme dialectique. Est-ce que cela veut dire que le matérialisme dialectique lui-même connaîtra la mort, disparaîtra ? C'est évidemment le cas ; le matérialisme dialectique connaîtra le même sort que le marxisme : il s'effacera pour laisser place à une compréhension plus approfondie du monde. Ce sera le matérialisme dialectique ayant connu un saut qualitatif. Quand cela déroulera-t-il ? Très certainement dans les décennies suivant l'unification de l'humanité et la systématisation du matérialisme dialectique au niveau mondial. Il y aura alors un tel approfondissement, un tel développement de nuances, que des différences apparaîtront et que la loi de la contradiction s'appliquera au matérialisme dialectique lui-même.

Mais on n'en est, bien sûr, pas encore là. Ce dont il s'agit, pour la période donnée, c'est que l'humanité assimile les fondamentaux du matérialisme dialectique et sache les manier dans la pratique, ou plutôt : que le matérialisme dialectique soit porté comme vision du monde par toujours davantage de gens, jusqu'à la généralisation complète à l'échelle de la société. Le socialisme triomphera lorsque le prolétariat comprendra la contradiction qui le lie et l'oppose à la bourgeoisie, et lorsque la loi de la contradiction sera saisie dans la vie quotidienne, dans l'expérimentation

scientifique et les sciences, dans la production industrielle et sa conception, dans les arts et les lettres.

C'est une nouvelle ère où, plus les connexions sont comprises, plus les connexions se développent, le saut qualitatif connaît sa maturité, et se réalise. ■

« En ce qui nous concerne, qu'il s'agisse d'un individu, d'un parti, d'une armée ou d'une école, j'estime que l'absence d'attaques de l'ennemi contre nous est une mauvaise chose, car elle signifie nécessairement que nous faisons cause commune avec l'ennemi.

Si nous sommes attaqués par l'ennemi, c'est une bonne chose, car cela prouve que nous avons tracé une ligne de démarcation bien nette entre l'ennemi et nous.

Et : si celui-ci nous attaque avec violence, nous peignant sous les couleurs les plus sombres et dénigrant tout ce que nous faisons, c'est encore mieux, car cela prouve non seulement que nous avons établi une ligne de démarcation nette entre l'ennemi et nous, mais encore que nous avons remporté des succès remarquables dans notre travail. »

Mao Zedong

## **Le matérialisme dialectique et la loi de la contradiction comme loi de la complémentarité oppositionnelle: la théorie des deux points**

Le matérialisme dialectique considère que chaque phénomène forme une unité des contraires, ceux-ci étant en lutte, en opposition. C'est la loi de la contradiction, loi universelle de la matière éternelle et inépuisable en marche vers le communisme. Le terme de contraire est dans ce cadre souvent assimilé à celui d'opposé. Dans ses notes philosophiques, Lénine dit ainsi :

« Au sens strict, la dialectique est la recherche des contradictions dans l'essence des choses elles-mêmes. »

« Le développement est la « lutte » des opposés. »

Les termes de contraire et d'opposé sont aisément interchangeables et dans les faits il est facilement passé d'un terme à l'autre, avec à l'esprit qu'ils seraient équivalents.

Dans la langue française, il existe d'ailleurs une grande ambiguïté dans la définition des deux termes ; on a tendance à définir quelque chose de contraire comme opposé, et quelque chose d'opposé comme un contraire, même s'il y a des nuances, selon le contexte.

La base de ces nuances est la suivante. Opposer est un terme venant du latin, c'est poser vers, devant, c'est-à-dire poser en face, contre. Il y a une idée de face à face. La contradiction, c'est ce qui vient contre-dire ; le terme vient également du latin. Il y a une idée d'annulation.

Les langues latines et le russe suivent pareillement ce schéma ; en allemand cela revient au même avec pour le terme contradiction *widerspruch* (*wider* signifiant à l'encontre, *spruch* le fait de dire) ; le terme *gegensatz*, opposition, signifie quant à lui au sens strict contre-phrase ou anti-phrase. Karl Marx et Friedrich Engels utilisent le terme de

*widerspruch*, mais dans le sens de *gegensatz* ; la distinction n'est pas opérative.

Le langage mathématique fait quant à lui une distinction nette en apparence, mais on peut voir que cela revient au même.

L'opposé de 1 est -1, -2 pour 2, -3 pour 3, etc. L'opposé se pose contre, on retrouve l'idée de face à face : face à 1 il y a -1, face à 2 il y a -2, etc.

La contradiction est dénommée « inverse ». L'inverse désigne un nombre permettant d'arriver à 1 si on le multiplie par lui : 0,2 est l'inverse de 5, car  $5 \times 0,2=1$  ; 0,01 est l'inverse de 100 car  $0,01 \times 100=1$ , etc.

Cet inverse contre-dit en fait un nombre, car il l'empêche de parvenir à 1, c'est-à-dire qu'il l'empêche de former une unité, d'être lui-même. L'inverse annule le nombre, il anéantit son identité, il le contre-dit. On retrouve ici l'idée de contre-affirmation à une affirmation.

Cependant, si on raisonne en termes de tension, de conflit, on voit mal de prime abord une différence entre contraire et opposé, même dans le langage mathématique. On a en effet toujours deux aspects, qui se font face, l'un ne pouvant exister sans l'autre.

Les termes de contraire et d'opposé sont ainsi en rapport étroit, voire interchangeables, car ils ont en commun de signifier la négation. Les nuances existantes ont trait avec les modalités de cette négation, mais leur substance est commune : leur rapport dialectique, à la fois lié (donc positif) et négatif.

Ces nuances négatives se retrouvent inlassablement dans tout langage cherchant à décrire les processus matériels. On parlera ainsi d'un vent contraire pour dire que le vent intervient et s'oppose au mouvement initial, formant une annulation.

Le terme opposé lui implique l'idée de résistance, d'un obstacle : on dira qu'on a fait face à une opposition. Il y a une forte idée de tension. On dira cependant indifféremment au contraire ou bien à l'opposé.

Il est ici utile de se tourner vers la langue chinoise. Le terme de contradiction choisi initialement en chinois par Mao Zedong, Mao-dun, est composé de 矛, signifiant lance, et de 盾, signifiant bouclier. Il s'appuie sur une vieille histoire, racontée par Han Fei Zi (280 – 233 avant notre ère) :

« Un quidam, désireux de vendre sa lance et son bouclier, vantait l'excellence de celui-ci en ces termes : « Sa résistance est telle que rien ne peut l'entamer. Ce bouclier est absolument impénétrable. »

Passant à la lance, il poursuivait : « Sa pointe est si bien affilée qu'il n'est rien qu'elle ne puisse entamer. Elle est omni-pénétrante. »

– Comment, objecta l'interlocuteur, votre lance peut-elle entamer votre bouclier ?

L'homme ne sut que répondre. Il s'était contredit. Logiquement, un bouclier absolument impénétrable et une lance omni-pénétrable ne peuvent aller de pair. »

On a ici une contradiction, quelque chose vient contre-dire autre chose, il y a annulation, même si l'idée de lance et de bouclier implique également une tension, donc une opposition.

Il y a d'autres expressions chinoises qu'il faut noter, telles 一分为二, *yifenweier*, signifiant un devient deux, chaque chose a deux côtés, etc. ; 对立统一, *duili tongyi*, signifiant l'unité des opposés ; 相反相成, *xiangfan xiangcheng*, signifiant s'opposer et se promouvoir mutuellement ; 两点论, *liangdian lun*, qu'on peut traduire par la théorie des deux points.

Toutes ces expressions ont été utilisées en Chine populaire à l'époque de Mao Zedong, notamment au moment de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne. Elles sont utiles pour montrer que le terme de contradiction ne permet pas de cerner, en soi, de manière adéquate la complémentarité et la tension ; inversement, la notion d'opposé ne permet pas de saisir l'unité des deux pôles, qui est bien plus apparente avec le terme de contradiction.

Concrètement, contradiction et opposé forment deux aspects d'une même contradiction / opposition, les deux termes se rejoignant et se repoussant.

Si l'on veut éviter un tel va-et-vient, l'expression « théorie des deux points » semble plus abstraite de prime abord, mais elle permet de poser le cadre opératif dialectique. L'expression a notamment été utilisée dans un article pour les cinquante ans du Parti Communiste de Chine, publié simultanément dans le *Renmin Ribao* (le Quotidien du peuple), le *Hongqi* (le Drapeau rouge, l'organe théorique), le *Jiefangjun Bao* (le Quotidien de l'Armée Populaire de Libération).

Ce document de 1971 retrace l'histoire du Parti, avec les luttes de deux lignes, entre la ligne rouge et la ligne noire à chaque étape, depuis la guerre révolutionnaire jusqu'à la construction du socialisme et la lutte contre les forces de la restauration capitaliste, avec donc la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne lancée en 1966, tout en soulignant qu'il en faudrait plusieurs.

La longue conclusion porte sur le fait de bien apprendre et mentionne l'importance de la théorie des deux points :

« Nous devons suivre la théorie des deux points, pas la théorie d'un seul point. Tout en portant notre attention sur la tendance principale, nous devons prendre note de l'autre tendance qui est possiblement masquée.

Nous devons prendre totalement en considération et fermement saisir l'aspect principal et en même temps résoudre un par un les problèmes soulevés par l'aspect non principal.

Nous devons voir les aspects négatifs des choses tout comme leurs aspects positifs. Nous devons voir les problèmes qui se sont déjà soulevés et également anticiper les problèmes pas encore perçus, mais pouvant se soulever. »

Hsueh Li précisa cela dans un article de 1972, *La théorie des deux points*, où il expliqua dès le départ que :

« Qu'est-ce que la théorie des deux points ? C'est ce que nous appelons usuellement le matérialisme dialectique ; c'est la théorie marxiste-léniniste de la loi fondamentale de l'univers.

Le président Mao nous a donné une explication compréhensible et pénétrante dans son De la contradiction. »

Après avoir rappelé les fondamentaux du matérialisme dialectique, il conclut de la manière suivante :

« Parvenir à porter la théorie des deux points et à dépasser la théorie d'un seul point n'est pas simplement une question de méthode, mais de vision du monde. La théorie des deux points appartient à la vision du monde prolétarienne et la théorie d'un seul point appartient à la vision du monde de la bourgeoisie et de toutes les classes exploiteuses.

Sans exception, la pensée des gens vivant une société de classe est marquée par une marque de classe et est invariablement influencée par l'orientation politique de la classe à laquelle ils appartiennent.

Même si des personnes ne relèvent pas des classes exploiteuses, elles sont inmanquablement affectées par l'idéalisme et la métaphysique existant universellement dans la société de classe.

C'est pourquoi chaque personne des rangs révolutionnaires doit faire en sorte que soit éliminé de son esprit tout point de vue idéaliste et métaphysique, et doit faire des efforts constants pour remodeler son monde subjectif tout en changeant le monde objectif.

Ce n'est qu'ainsi que la théorie des deux points peut être soutenue et la théorie d'un seul point dépassée. »

L'expression « théorie des deux points » permet de ne pas se focaliser sur l'idée d'annulation que peut impliquer abstraitement le terme de

contradiction – et on notera que les révisionnistes chinois sont passés par là en disant que justement il fallait accepter l'existence de la contradiction, accepter les choses négatives, etc. L'expression « théorie des deux points » permet également de ne pas employer le terme d'opposition, qui perd de vue l'unité et risque d'amener à réfuter même l'unité des contraires, sur un mode gauchiste.

L'expression « théorie des deux points » souligne qui plus est immédiatement l'existence de deux aspects, ce qui est important à une époque où la bourgeoisie cherche à nier la dialectique, comme en témoigne la réfutation nihiliste de l'existence de l'homme et de la femme.

Elle permet de modifier son état d'esprit tout en transformant la réalité : ai-je bien suivi la théorie des deux points, ai-je bien vu les deux aspects, en m'appuyant sur la tendance principale pour voir dans quel sens aller ?

L'expression permet ainsi de mettre l'accent sur la pratique : c'est un bon équivalent aux termes contradiction et opposition, qui sont eux-mêmes « deux points ». ■

Les changements qui interviennent dans la société proviennent surtout du développement des contradictions à l'intérieur de la société, c'est-à-dire des contradictions entre les forces productives et les rapports de production, entre les classes, entre le nouveau et l'ancien.

Le développement de ces contradictions fait avancer la société, amène le remplacement de la vieille société par la nouvelle.

Mao Zedong

## **La mise en avant du matérialisme dialectique comme reflet de la maturité prolétarienne**

Lorsque la bourgeoisie part à la conquête du pouvoir, elle se confronte à l'idéologie de l'ancienne classe dominante matérialisée dans l'Église et la religion catholique. Les Lumières ont été l'aboutissement du conflit idéologique avec la superstructure d'ancien régime, en mettant en avant la figure de l'individu doué de raison et d'un libre-arbitre.

### **La double tâche historique de la bourgeoisie**

La mise en place du mode de production capitaliste, ou plutôt la consolidation du pouvoir de la bourgeoisie sur toute la société tout au long du XIXe siècle, amène une transformation des valeurs et du style de vie. Karl Marx et Friedrich Engels avaient déjà remarqué cela dans le *Manifeste* de 1847, disant de la bourgeoisie que :

« Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques.

Tous les liens complexes et variés qui unissent l'homme féodal à ses "supérieurs naturels", elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du "paiement au comptant".

Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste.

Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange ; elle a substitué aux nombreuses libertés, si chèrement conquises, l'unique et impitoyable liberté du commerce.

En un mot, à la place de l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, éhontée, directe, brutale.

La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un saint respect. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, le savant, elle en a fait des salariés à ses gages.

La bourgeoisie a déchiré le voile de sentimentalité qui recouvrait les relations de famille et les a réduites à n'être que de simples rapports d'argent. »

Cette transformation du mode de vie fut bien décrite dans les œuvres d'Honoré de Balzac, avec une portée critique, sur une base romantique d'idéalisation du passé. Marx et Engels ont qualifié de « socialisme féodal » cette idéologie venant justifier le retour un retour à l'ancien régime, et qui se recombinera au XXe siècle dans le fascisme et son idéologie corporatiste.

Toujours est-il que le rôle historique de la bourgeoisie fut celle de la dissolution la plus complète de toutes les normes morales de l'ancien régime.

Dans le cadre de la France, on peut affirmer que la mission historique de la bourgeoisie se déploie sur deux siècles, entre 1789 et 1989.

Entre 1789 et 1917, on a la pleine affirmation de la bourgeoisie face aux couches sociales d'ancien régime dans ses prétentions à diriger la société. Cela passe évidemment par une lutte principalement politique, notamment sur les questions d'ordre institutionnel, scolaire et clérical. C'est l'époque du tâtonnement de la bourgeoisie pour parvenir à former le régime politique le plus apte à affirmer sa domination et sa capacité de direction.

Ainsi en 1875 est actée la forme républicaine du régime, puis dans la foulée ce sera l'école comme institution centrale, l'influence de l'Église étant historiquement mise de côté en 1905 dans la « querelle des inventaires », jusqu'en 1913 où est inscrite dans la loi l'obligation du vote secret dans l'isoloir et par enveloppe, mettant fin à l'hégémonie du tandem curé-notable dans les campagnes.



La Première Guerre mondiale est le point d'aboutissement du processus : il n'y a pas de craquage dans l'édifice politique, la mobilisation pour la guerre est pleine et entière, à tous les niveaux de la société. La bourgeoisie apparaît comme la force dirigeante ayant triomphé entièrement de l'ancienne classe dominante.

Mais cela ne signifie pas que la bourgeoisie ait terminé ses tâches historiques car il lui reste à former et consolider un prolétariat, encore bien trop immature, non au sens pour lui-même mais par rapport aux nécessités d'accumulation du capital.

Il faut bien comprendre que, jusqu'aux années 1920, en France, la population reste encore massivement rurale, avec un océan de producteurs domestiques autosuffisants et une industrie encore éclatée et mise en branle par des travailleurs professionnels aux savoirs hérités de la corporation. De la même manière, jusqu'aux années 1970, subsiste la figure de l'« ouvrier-paysan » dans de nombreuses régions industrielles françaises, tout comme certains foyers ouvriers dans les campagnes les plus isolées n'ont pas de toilettes et d'eau courante.

Ainsi débute au cœur même de la première crise générale du capitalisme, la seconde mission de la bourgeoisie : la transformation de la paysannerie, elle-même formatée par l'ancien régime en un prolétariat n'existant pas dans le capitalisme, mais *par* l'accumulation du Capital.

Avec le recul historique, on peut donc affirmer sans peine que la France voit se former un prolétariat dans la période 1920-1970, au même moment où le mode de production capitaliste connaît sa première cassure qualitative.

### **Le prolétariat comme force historique naît dans la première crise générale**

À ce point de vue, on doit affirmer la chose suivante : la première crise générale du capitalisme n'est pas l'espace de la confrontation entre le prolétariat et la bourgeoisie, mais plutôt l'espace d'affirmation de la bourgeoisie sur le prolétariat.

Les prolétariats de chaque pays étaient encore trop immatures pour se poser en protagoniste positif face à une bourgeoisie qui n'était entrée que *relativement* en décomposition, puisque victorieuse que par un de ses côtés, celui de sa confrontation avec l'ancien régime féodal, encore si prégnant sur l'ensemble du globe.

Il ne faut pas oublier non plus l'émergence des Etats-Unis, vaste pays au capitalisme se déployant sans obstacles, généralisant un mode de vie parfaitement adapté aux besoins capitalistes, sans avoir à se confronter à la situation historique telle qu'elle existe en Europe.

Les expériences socialistes du 20<sup>e</sup> siècle apparaissent comme la tentative d'un prolétariat naissant de prendre en charge le mouvement historique, universel, d'élévation des forces productives. C'est une contradiction de taille : une force sociale historique encore au stade de sa chrysalide a été amenée à diriger un processus scientifique majeur que fut l'industrialisation.

C'était un processus d'autant plus difficile à diriger par la planification que le prolétariat mûrissait lui-même à l'intérieur du processus. Cette contradiction s'est matérialisée dans les débats sur les modalités du nouvel appareil d'État socialiste et les tâtonnements sur la mise en œuvre de la planification.

Ce n'est qu'après cette période d'établissement économique que le prolétariat de ces pays, 1930-1940 pour l'URSS, 1950-1960 pour la Chine populaire, voit s'ouvrir à lui la pleine compréhension de sa propre vision dirigeante, le matérialisme dialectique.

Mais c'est également à ce tournant que le prolétariat a échoué face au révisionnisme, car la bourgeoisie était encore sur sa lancée, elle n'avait pas totalement réalisée sa seconde tâche, n'étant entrée en décadence que de manière relative.

Si le prolétariat « termine » en des pays arriérés les deux missions de la bourgeoisie, révélant ainsi sa supériorité historique, il est resté au seuil de la réalisation de sa mission propre à lui-même. L'affirmation de l'idéologie socialiste-communiste s'est ainsi cantonné dans l'affirmation du

prolétariat comme pôle opposé à la bourgeoisie, illustré par son emblème du marteau de la faucille.

### **Le matérialisme dialectique, l'affirmation de la maturité prolétarienne**

Lorsque le prolétariat vise (et parvient à) la conquête du pouvoir au XXe siècle, c'est avant tout pour orienter les forces productives dans le sens de la pleine satisfaction des besoins de la société. Ce qui est l'objectif, c'est une production quantitative sur la base d'une planification harmonieuse.

C'est le sens du Socialisme que d'en finir avec le paupérisme, mais aussi avec l'individu-roi illustré par le triomphe de l'entrepreneur privé décidant de la vie de travailleurs tout autant que des consommateurs.

Dans cette optique, le prolétariat n'est pas confronté aux conséquences de l'industrialisation capitaliste sur le plan de la société de consommation. La société de consommation, c'est le point d'aboutissement historique du mode de production capitaliste, celui qui ouvre la voie au prolétariat de se saisir lui-même, pour lui-même et avec sa propre mission historique.

La raison est simple : il fallait que l'emprise de la marchandise se soit généralisée à tous les aspects de la vie humaine, et qu'à la subsumption du travailleur se superpose la subsumption du consommateur comme achèvement du mode de production capitaliste.

Ce n'est pas pour rien si Marx commence le *Capital* par l'analyse de la marchandise et cette affirmation si connue « *La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une "immense accumulation de marchandises" »*.

Prenons une image. Si l'on fait lire « Le caractère fétiche de la marchandise et son secret » à un ouvrier des années 1920, il en percevra la dimension mais pas avec une telle profondeur que le prolétaire de 2023. L'ouvrier des années 1920 est marginalisé sur le plan de la consommation, il vit de manière restreinte sur ce plan ; il ne connaît pas les marchandises comme le prolétaire de 2023, dont la consommation est partout présente.

Si on fait lire « La journée de travail » à un prolétaire de 2023, il en saisira inversement la substance, mais pas avec une telle intensité que l'ouvrier de 1936. Non pas que le prolétaire de 2023 travaille moins, mais l'implication psychique et psychologique du travail l'empêchent d'avoir la même distance que l'ouvrier par rapport au travail en 1936.

On assiste à l'achèvement de la seconde mission historique de la bourgeoisie avec l'existence d'un prolétariat participant de plain-pied, tout à la fois comme producteur et comme consommateur, au capitalisme.

Dialectiquement, c'est également la consécration de la maturité du prolétariat. On ne peut pas avoir un prolétaire consommateur, donc aliéné, sans avoir un prolétaire subjectivement actif dans des choix de consommation.

La société de consommation correspond à un stade de développement approfondi des forces productives qui, dans son cadre capitaliste, donne lieu à des multitudes de marchés valorisant des tas d'identités subjectives. Cela exige une certaine disposition cognitive en tant que consommateur, mais également un degré d'enrichissement intellectuel en tant que producteur.

En ce sens, la classe ouvrière peut se saisir de la science, non plus simplement comme modalité d'analyse de chaque secteur de la vie (biologie, chimie, neurologie, etc., etc.), mais comme un principe universel qui prend le nom de matérialisme dialectique. Cette compréhension est d'autant plus facilitée par l'héritage de la vaste et longue expérience du 20e siècle.

### **La société de consommation consacre les connexions multi-dimensionnelles**

Jusqu'au développement de la société de consommation, la contradiction entre prolétariat et bourgeoisie posait un cadre qu'on peut dire encore formel. Il y avait les bourgeois d'un côté, les prolétaires de l'autre. La compréhension du matérialisme dialectique restait encore marquée par des résidus de conceptions « unilatérales » : si ce n'était pas bourgeois, c'était prolétaire, et inversement. Le contenu réel de la bourgeoisie et du prolétariat comme classes s'effaçait devant des

considérations restreintes, ce qui a amené le triomphe des tendances économistes, syndicalistes, réformistes.

Même en refusant l'abandon de la cause, c'était réducteur que de considérer qu'il fallait « appliquer » la dialectique dans tel domaine, chaque domaine étant vu de manière séparée, comme s'ils avaient une vie propre sans connexions logiques entre eux dans le tout général.

C'est ce qui fait que, même avec la meilleure volonté du monde, la social-démocratie d'avant 1914, le mouvement communiste de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, puis même la Chine populaire de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, devaient toujours courir derrière, à l'aveugle, les problèmes pour essayer de les résoudre. Il manquait la capacité à une vue globale.

La Grande Révolution Culturelle Prolétarienne (GRCP) fut justement la compréhension de ce manque de vue globale. Avant la GRCP, le Parti apparaissait comme un centre qui devait se charger de soutenir et d'orienter dans la bonne direction. Avec la GRCP, le Parti est considéré comme le noyau dur irradiant tout le pays de sa démarche. La Chine populaire appela ça la « pensée Mao Zedong », considérant qu'il s'agissait à la fois d'idéologie, d'idéologie appliquée aux conditions concrètes de la Chine, d'un état d'esprit, d'une mentalité.

C'est tout à fait juste et chaque pays a besoin effectivement d'une pensée-guide, synthèse historique de la réalité nationale exposant les contradictions.

Néanmoins, la GRCP ce n'est pas que l'expression du besoin d'une pensée-guide, c'est aussi la considération de l'idéologie comme irradiant tout le pays depuis son noyau dur, le Parti.

Il est évidemment plus facile de comprendre cette vision des choses au 21<sup>e</sup> siècle qu'en 1966. Dans un pays peu développé, et même dans la seconde partie du 20<sup>e</sup> siècle en général, on avait tendance à séparer les choses, à considérer que chaque chose existait à part, formant un domaine à part.

Avec le développement des forces productives, il apparaît au contraire immédiatement que tout est lié : il n'est plus possible de faire de l'économie sans mathématiques, de la physique sans de la philosophie, de

la géographie sans de la physique, de l'archéologie sans l'astronomie, du droit sans l'histoire, de l'architecture sans l'esthétique, de la mécanique sans l'informatique, du sport sans de la biologie, etc.

Avant, il y avait peu de marchandises et un reflet d'artisanat était encore présent, ou bien on s'imaginait quelques grosses usines pour les biens les plus massifs, tels les automobiles. Désormais, on sait qu'il y a des industries variées, dans différents pays, des concepteurs dans d'autres pays, des vendeurs, des transporteurs, des livreurs, etc.

L'existence même d'internet comme réseau mondial implique les connexions multiples. Naturellement, ce réseau est découpé, séparé par les pays et leurs blocages éventuels, les monopoles s'accaparant son utilisation, le manque d'accès technique dans certains pays du monde encore, etc. Néanmoins, une conscience humaine qui connaît internet est foncièrement différente de celle ne l'ayant pas connu.

Pour résumer, on voit désormais comment tout est relié. Malheureusement, cette élévation du niveau de connaissances se déroule dans le cadre du capitalisme, parallèlement à une généralisation de la consommation. Tout ce qui est intelligence sert la concurrence capitaliste et la systématisation de la marchandisation à tous les niveaux.

Le matérialisme dialectique se pose comme le niveau de compréhension de cette contradiction entre des forces productives développées et une lecture des choses démolie par la société de consommation. Le matérialisme dialectique fait se rejoindre là où le capitalisme divise, et il sépare là où le capitalisme fait artificiellement se rassembler.

### **Fin de la préhistoire, début de l'histoire**

Ce qui se joue concrètement, ce n'est pas simplement une nouvelle répartition matérielle au sein de l'humanité, mais le rétablissement de l'être humain comme animal social après un détour commencé avec l'agriculture et l'élevage. La civilisation humaine cesse de vivre « à côté » de la réalité, dans l'illusion de la toute-puissance.

Le Parti Matérialiste Dialectique (PMD) assume de mettre en avant cette thèse essentielle pour le 21<sup>e</sup> siècle : la lutte de classe prolétarienne ne se

situe pas simplement dans un espace-temps humain, mais se déroule dans le cadre du développement cosmologique lui-même.

Dit autrement, la révolution prolétarienne n'est pas simplement la réconciliation de l'Humanité avec elle-même, mais l'unification harmonieuse d'elle-même avec la matière vivante toute entière, avec la planète considérée comme Biosphère. En tant que pôle opposé à la bourgeoisie, le prolétariat porte une révolution sociale mais aussi un saut qualitatif pour l'Humanité tout entière.

Cette conception de la révolution prolétarienne comme vecteur du prolongement-enrichissement de la civilisation avait bien été aperçu par les fondateurs du matérialisme dialectique. C'est la thèse bien connue du communisme comme « fin de la préhistoire » que l'on trouve dans la *Préface à la critique de l'économie politique*, de 1859 de Marx, Préface rendu célèbre par Staline lui-même qui s'efforça de présenter ce texte comme le classique général du matérialisme dialectique et historique.

Voici ce que Marx écrit :

« Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale, contradictoire non pas dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus ; cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. *Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine.* »

Historiquement cette thèse a été comprise comme cela de la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme et plus généralement de toute oppression. C'est tout à fait juste, mais dit ainsi c'est la limiter à une seule dimension. Il faut insister sur le fait qu'il est parlé de « préhistoire » et non pas simplement d'« histoire » : il y a une lecture du développement de l'Humanité non pas seulement par et pour elle-même mais dans le cadre de la Matière toute entière, dont l'humanité est une partie seulement. Pour le comprendre, il faut lire ce passage du *Capital* où est analysé « le caractère fétiche de la marchandise et son secret » :

« En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature.

La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l'aspect, que le jour où s'y manifesteront l'œuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social.

Mais cela exige dans la société un ensemble de conditions d'existence matérielle qui ne peuvent être elles-mêmes le produit que d'un long et douloureux développement. »

Le mode de production socialiste, c'est l'humanité qui se saisit elle-même et, se saisissant elle-même, ne peut que saisir sa propre nature d'être vivant agissant dans le grand tout de la matière en mouvement. Dialectiquement, il fallait arriver à cette époque de généralisation de la marchandise pour que la révolution prolétarienne soit un point d'aboutissement pour l'Humanité, celui du passage vers une nouvelle Civilisation permise par la vision du monde matérialiste dialectique. ■

Dans l'histoire de l'humanité, toute force réactionnaire au seuil de sa perte se lance nécessairement, dans un ultime sursaut, contre les forces de la révolution; et souvent, des révolutionnaires sont un moment induits en erreur par cette force apparente qui masque la faiblesse intérieure, ils ne voient pas ce fait essentiel que l'ennemi approche de sa fin et qu'eux-mêmes sont près de la victoire.

Mao Zedong

## Sans contradictions, pas d'univers

Le matérialisme dialectique est l'étude de la contradiction, de l'identité des contraires. Lénine résume ainsi, dans ses « Notes sur La Science de la logique de Hegel » :

« La dialectique est la théorie qui montre comment les contraires peuvent être et sont habituellement (et deviennent) identiques – dans quelles conditions ils sont identiques en se convertissant l'un en l'autre -, pourquoi l'entendement humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, pétrifiés, mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se convertissant l'un en l'autre. »

L'idéalisme ne saisit pas la contradiction, voire il ne connaît même pas en fait le principe de contradiction. Il cherche des rapports, des relations, notamment du type cause-conséquence.

Au final, ce dont parle l'idéalisme est constitué abstraitement. Ce que dit Mao Zedong sur les mythes, les contes pour enfants, est valable pour les chimères de l'idéalisme :

« Dans les mythes ou les contes pour enfants, les aspects constituant une contradiction n'ont pas une identité réelle, mais une identité imaginaire. La dialectique marxiste, en revanche, reflète scientifiquement l'identité dans les transformations réelles. »

L'idéalisme fait la même chose que les mythes ou les contes pour enfants, il recherche différents aspects, mais sans saisir l'identité réelle, le moteur, sans délimiter le phénomène. L'idéalisme pioche dans différentes choses, il invente des réalités, tout cela pour tenter d'expliquer ou de justifier les choses.

Le matérialisme dialectique fait l'inverse : il part de la substance même de la réalité générale, de l'univers.

Ce qui doit marquer tout d'abord lorsqu'on étudie ce qu'est le matérialisme dialectique, c'est que c'est une thèse totale : tout ce qui existe est appelé nature, et la nature obéit à la dialectique.

Voilà pourquoi Lénine a fait remarquer que :

« La dialectique de la société bourgeoise chez Marx n'est qu'un cas particulier de la dialectique. »

La dialectique, en effet, est le principe d'absolument tout mouvement. Il n'y a pas de matière sans contradiction, sans unité des contraires, sans mouvement.

Par conséquent, être scientifique, c'est rechercher le processus dialectique dans un phénomène, dans une chose.

Comme le formule Lénine :

« Ainsi, dans toute proposition on peut (et on doit), comme dans une « cellule », mettre en évidence les embryons de tous les éléments de la dialectique, montrant ainsi que la dialectique est inhérente à toute la connaissance humaine en général [qu'il est possible d'acquérir].

Et la science de la nature nous montre (et, encore une fois c'est ce qu'il faut montrer sur tout exemple le plus simple) la nature objective avec les mêmes qualités, le changement du particulier en général, du contingent en nécessaire, les sauts, les modulations en saut, la liaison mutuelle des contraires.

La dialectique est justement la théorie de la connaissance (de Hegel et) du marxisme : voilà à quel « aspect » de l'affaire (et ce n'est pas un « aspect », mais le fond de l'affaire) Plékhanov, pour ne rien dire d'autres marxistes, n'a pas prêté attention. »

Tout processus est dialectique, encore faut-il en trouver le noyau, le moteur.

Il est faux de penser pouvoir piocher, ou de se contenter de différents exemples. Faire cela, c'est tenter de décrire un phénomène avec un mouvement, sans voir que l'existence matérielle même du phénomène et le mouvement relèvent de la substance même du monde, en tant que matière éternelle en mouvement dialectique.

Comme le formule Mao Zedong, dans *De la contradiction* :

« Dans toutes les choses et tous les phénomènes, l'interdépendance et la lutte des aspects contradictoires qui leur sont propres déterminent leur vie et animent leur développement.

Il n'est rien qui ne contienne des contradictions. Sans contradictions, pas d'univers.

La contradiction est la base des formes simples du mouvement (par exemple, le mouvement mécanique) et à plus forte raison des formes complexes du mouvement. »

Cette universalité ne concerne pas que les phénomènes d'aujourd'hui, elle est valable de manière éternelle : il n'y a pas de matière sans contradiction, et ainsi toute matière est nécessairement en mouvement, et devant se transformer, sa contradiction cédant la place à une nouvelle contradiction, dans le cadre d'un nouveau phénomène.

Mao Zedong constate ainsi :

« La contradiction est universelle, absolue ; elle existe dans tous les processus du développement des choses et des phénomènes et pénètre chaque processus, du début à la fin.

Que signifie l'apparition d'un nouveau processus ? Cela signifie que l'ancienne unité et les contraires qui la constituent font place à une nouvelle unité, à ses nouveaux contraires ; alors naît un nouveau processus qui

succède à l'ancien. L'ancien processus s'achève, le nouveau surgit. Et comme le nouveau processus contient de nouvelles contradictions, il commence l'histoire du développement de ses propres contradictions. »

Le matérialisme dialectique ne prend pas des phénomènes au hasard : il les circonscrit et en étudie le noyau interne : l'unité des contraires. ■

« Engels a parlé au sujet des trois catégories, mais en ce qui me concerne je ne crois pas à deux de ces catégories (*l'unité des opposés est la loi la plus fondamentale ; la transformation de la qualité et de la quantité l'une en l'autre est l'unité des contraires [que sont] qualité et quantité ; et la négation de la négation n'existe pas du tout*).

La juxtaposition, au même niveau, de la transformation de la qualité et de la quantité l'une en l'autre, la négation de la négation, et la loi de l'unité des opposés est « triplisme », pas le monisme. La chose la plus fondamentale est l'unité des opposés.

La transformation de la qualité et de la quantité l'une en l'autre est l'unité des contraires [que sont] qualité et quantité. Il n'y a pas de telle chose comme la négation de la négation.

Affirmation, négation, affirmation, négation... dans le développement des choses, chaque maillon de la chaîne des événements est à la fois affirmation et négation. »

Mao Zedong

## **La grille d'analyse nécessaire au PMD**

Pour transformer un pays par la révolution, il faut une analyse stratégique. Sans stratégie, il n'y a rien ; on peut mener autant d'initiatives tactiques que l'on voudra, cela n'aboutira à rien, car la quantité n'est pas la qualité. Espérer pareillement qu'à force d'initiatives, la quantité se transforme en qualité, est vain, car des initiatives dispersées, sans fil conducteur, ne relèvent pas seulement de la quantité, mais de la qualité individuelle, avec une très mauvaise qualité.

Seule une vision sur le long terme permet de voir ce que veut telle ou telle chose, l'impact que peut avoir telle ou telle initiative. Pour avoir une grille de lecture, il faut envisager les choses en termes de périodes, de développement historique, d'exigences propres à ces périodes et ce développement.

Alors, quand on fait quelque chose, on le calibre en fonction des objectifs, des attentes historiques ; si on constate un phénomène, on évalue s'il est en phase ou non avec les attentes historiques.

Il faut toujours évaluer ce qu'on fait, ce qu'on constate, au moyen d'une analyse des deux lignes : quelle est la ligne rouge, quelle est la ligne noire, où se situe la chose, le phénomène, par rapport à ces lignes.

C'est ainsi de l'opportunisme que de se précipiter dans la moindre exigence revendicative, la moindre grève, la moindre contestation. De toutes manières, la France moderne, celle de 1945 à 2023, a été rempli de contestations, de grèves, de protestations, sans que jamais on aboutisse à une contestation de masse du capitalisme. La gréviculture de fonctionnaires et l'esprit étudiant de révolte n'ont jamais abouti à rien de concret.

### **La décadence française**

Prenons un exemple concret. La France est un pays en décadence. Chez les gens, le niveau scientifique, culturel et sur le plan des idées

connaît un effondrement prononcé. Il y a un laisser-aller général, une attitude pleine d'oisiveté car reflétant la situation parasite de la France par rapport au tiers-monde. Les Français veulent conserver leurs acquis, et cela s'arrête là.

Si on porte son attention sur les modalités et l'état d'esprit du mouvement contre la réforme des retraites de 2023, ou bien les Gilets Jaunes auparavant, on voit très bien alors qu'on a affaire à des initiatives réactionnaires visant à simplement conserver le capitalisme français tel quel. Rien ne pouvait en sortir de bon.

Comment faut-il envisager la ligne rouge, alors ? Il faut constater que la France est un pays qui perd des positions sur le marché mondial ; le niveau de vie ne peut pas être maintenu. Il y a déjà une vraie cassure entre une bourgeoisie vivant dans une bulle prononcée de consommation ostentatoire et des larges masses vivant sur le tas, avec la propriété de son habitation comme considération centrale. Cette cassure va s'élargir, produisant mécaniquement de l'aigreur et de la rancœur.

Ce dernier aspect représente la difficulté morale majeure, puisqu'on est dans l'attitude rétrograde du prolétaire de pays riches. Néanmoins, l'aspect positif qui l'emporte est qu'il est désormais possible d'affirmer la civilisation comme socialiste.

Dans les années 1960, 1980, 2000... la bourgeoisie était encore éduquée, bien élevée, capable de cadrer les choses. Elle disposait du prestige de la tradition, de la continuité morale et civilisationnel. Qui allait faire confiance à des gauchistes ou des syndicalistes pour partir à l'aventure ? Personne, bien entendu.

Désormais, le prolétariat ne fait plus face à un ennemi si solide. Il lui reste toutefois à se transformer lui-même, massivement et profondément, pour s'assumer comme classe dominante.

Les syndicalistes de 2023 ou les Gilets Jaunes convergent-ils avec cette nécessité d'auto-critique du prolétariat, avec l'idée d'une civilisation socialiste ? Pas du tout. Les syndicalistes et les Gilets Jaunes s'alignaient

sur l'illusion du capitalisme redistributeur à l'infini, pour peu qu'on puisse « gratter » des acquis.

### **Instabilité et guerre**

Comment le PMD doit-il voir les choses ? Il doit partir du principe que le capitalisme français n'est pas statique, qu'il évolue. Il évolue en raison de ses contradictions internes, et il est en rapport également avec la compétition mondiale des puissances, petites et grandes. L'évolution interne, c'est la décadence ; le rapport avec la compétition mondiale, c'est la guerre. La France va à la guerre, elle est obligée pour chercher à maintenir son rang dans les rapports de force mondiaux, et également pour essayer de renforcer ses propres positions.

Au ratatinement interne s'associe donc une tendance à la guerre qui, nécessairement, va provoquer des remous dans la société. On tend alors à une situation révolutionnaire, que Lénine décrit comme suit :

« La loi fondamentale de la révolution, confirmée par toutes les révolutions et notamment par les trois révolutions russes du XX<sup>e</sup> siècle, la voici : pour que la révolution ait lieu, il ne suffit pas que les masses exploitées et opprimées prennent conscience de l'impossibilité de vivre comme autrefois et réclament des changements.

Pour que la révolution ait lieu, il faut que les exploités ne puissent pas vivre et gouverner comme autrefois. C'est seulement lorsque *"ceux d'en bas" ne veulent plus et que "ceux d'en haut" ne peuvent plus continuer de vivre à l'ancienne manière,* c'est alors seulement que la révolution peut triompher.

Cette vérité s'exprime autrement en ces termes : la révolution est impossible sans une crise nationale (affectant exploités et exploités).

Ainsi donc, pour qu'une révolution ait lieu, il faut : premièrement, obtenir que la majorité des ouvriers (ou, en tout cas, la majorité des ouvriers conscients, réfléchis, politiquement actifs) ait compris parfaitement la nécessité de

la révolution et soit prête à mourir pour elle ; il faut ensuite que les classes dirigeantes traversent une crise gouvernementale qui entraîne dans la vie politique jusqu'aux masses les plus retardataires (l'indice de toute révolution véritable est une rapide élévation au décuple, ou même au centuple, du nombre des hommes aptes à la lutte politique, parmi la masse laborieuse et opprimée, jusque-là apathique), qui affaiblit le gouvernement et rend possible pour les révolutionnaires son prompt renversement. »

### **La grille d'analyse et les critères**

Le PMD doit, pour chaque chose ou phénomène, se demander non pas simplement une « position de classe », mais en quoi il y a connexion avec le Nouveau ou l'Ancien. En quoi, la chose, le phénomène, contribue-t-il à la décadence, ou au contraire y fait obstacle ? En quoi, la chose, le phénomène, contribue-t-il à la tendance à la guerre, ou au contraire y fait obstacle ?

Puis, vient la question de se placer historiquement : en quoi, la chose, le phénomène, converge-t-il, reflète-t-il à la conscience prolétarienne, à la vision du monde matérialiste dialectique ? Car sans le matérialisme dialectique, il n'y a pas de solidité suffisante.

C'est une analyse des deux lignes tout d'abord, puis de l'alignement avec l'exigence historique de civilisation socialiste ensuite. C'est le moteur du Parti et c'est pourquoi Mao Zedong dit que se tenir sur une position de classe ne suffit pas en soi. Il faut s'aligner entièrement sur le Parti qui exprime le nouveau dans son caractère historique, complet.

« Nous nous tenons sur les positions du prolétariat et des masses populaires. Pour les membres du Parti communiste, cela implique la nécessité de se tenir sur la position du Parti, de se conformer à l'esprit de parti et à la politique du Parti. »

Le nouveau chasse l'ancien, le Parti porte l'avenir. ■



## **Le fini, l'infini et le caractère inépuisable de la matière**

Le matérialisme dialectique affirme le caractère inépuisable de la matière. L'univers est seulement matériel et il est infini. Cela signifie qu'il n'existe aucun espace ni aucun temps sans matière, que la matière est partout et toujours présente. Qu'on aille dans l'infiniment petit ou l'infiniment grand, que l'on se tourne vers le passé, le présent ou l'avenir, on aura toujours la matière et uniquement la matière.

Cet aspect de la matière s'oppose dialectiquement à un autre aspect : celui de sa continuité. Le matérialisme dialectique affirme, en effet, que la matière forme un tout, un ensemble où tout est inter-relié. À aucun moment on ne peut trouver une chose ou un phénomène qui soit indivisible, isolé, irréductiblement indépendant du reste.

### **Le paradoxe dialectique de l'univers**

Il y a ici un paradoxe dialectique. D'un côté, l'univers est composé d'une infinité de choses par conséquent différentes, qu'on peut distinguer. De l'autre, l'univers est absolument continu, il ne connaît aucune division, tout relevant d'une seule et même réalité d'une richesse infinie, mais unifiée.

D'un côté, il n'y a qu'une seule détermination, celle de l'univers formant un ensemble où tout est inter-relié, où rien n'existe sans être en rapport avec tout le reste.

De l'autre, il y a une infinité de choses déterminées, chaque chose, chaque phénomène possédant sa propre unité et par conséquent sa propre identité issue de sa propre différence avec le reste.

Cependant, dialectiquement, une infinité de choses déterminées pose une infinité indéterminée, puisque les identités de ses éléments sont infinies. On a alors d'un côté un univers qui est déterminé, car unifié, uni-total... et

en même temps un univers dont la nature infinie se perd, sur le plan des définitions, dans l'infini de ce qui existe.

La résolution de cette question est complexe.

### **La tentative de réponse religieuse par l'un et le multiple**

Ce que le matérialisme dialectique comprend comme l'opposition entre le fini et l'infini a été compris par le passé comme l'opposition entre l'un et le multiple. C'est le cœur du mode de pensée de ce qu'on appelle la philosophie.

On donne à celle-ci comme point de départ traditionnel le questionnement philosophique en Grèce avant Platon et Aristote, avec deux philosophes mis ici en exergue. On a Parménide, qui dit que l'univers est un, toujours semblable, et que par conséquent une fois qu'on en a parlé, on ne peut plus rien dire, puisque tout a été dit.

On a Héraclite, pour qui tout change tout le temps : on ne peut pas se baigner deux fois dans le même fleuve. Par conséquent, il faut parler de manière ininterrompue, afin de toujours définir les choses par essence toujours changeantes.

Dans un cas, l'univers est unité, dans l'autre il est multiplicité. La notion de Dieu fut justement formulée intellectuellement pour pouvoir interpréter ce rapport entre l'un et le multiple.

Chez Platon, le monde matériel n'est somme toute qu'une illusion, un pâle reflet de la seule véritable réalité, qui est spirituelle et qui est Dieu. C'est le message de l'allégorie de la caverne. Chez Aristote, le monde matériel a au contraire toute sa dignité, Dieu ne servant que de « moteur immobile » pour mettre en mouvement les choses matérielles dans un jeu continu de causes et d'effets.

Naturellement les religions, qui par définition suivent forcément Platon, ont eu énormément de mal pour justifier comment « l'un » divin peut donner le « multiple » matériel (dans certains cas le fini « émane » de

l'infini par degrés, d'autres explications inventent un Dieu intermédiaire jouant le rôle de démiurge, d'autres encore multiplient les étapes intermédiaires entre les deux ou bien au contraire font « reculer » Dieu, etc.).

Cependant, dans tous les cas, il y a une relation qui est établie entre l'un et le multiple et qui permet donc de saisir le multiple au moyen du concept de « un » (divin) et d'établir des définitions, des déterminations.

Les religions se posent justement comme des déterminations éthiques, sociales, psychologiques, politiques, économiques, etc. Il faut se soumettre aux définitions posées par le « un » (divin), qui est à l'origine du « multiple ». Dans tous les cas, le multiple doit à la fin des temps s'effacer devant le « un ».

### **La tentative de réponse bourgeoise par l'empirio-criticisme**

En réalité, Dieu n'a qu'une réalité conceptuelle, permettant de poser d'une manière ou d'une autre le rapport entre le fini et l'infini. D'ailleurs, selon ses besoins historiques, l'humanité a modulé le rapport entre Dieu et le monde, l'un et le multiple. Le protestantisme, en affirmant l'unité de la conscience personnelle, reformule ainsi intégralement le rapport à Dieu.

Le formalisme religieux était et est cependant toujours moins tenable face à la constatation du mouvement, que ce soit dans le passé avec l'histoire terrestre, l'histoire des espèces, ou dans le présent, avec les activités humaines en expansion.

Les religions ont vu leur conception s'affaiblir au fur et à mesure de la croissance des forces productives, permettant à la science de s'affirmer dans les activités humaines.

Toutefois, la science s'est toujours plus résumée, sous le poids de la domination de la bourgeoisie, en un pragmatisme utilitariste.

Sa vision du monde se résume à de l'empirisme plus ou moins critique, associé à un positivisme entièrement idéaliste, une véritable croyance en un « progrès » consistant en une simple accumulation de données.

Il y aurait un développement linéaire des sciences, car les techniques et les capacités fonctionnelles prendraient plus d'ampleur.

Il ne s'agit en réalité pas tant de science que d'essor de la technique permis par le développement des forces productives. Sous la bourgeoisie, les scientifiques sont même tellement en roue libre qu'ils ne parviennent même plus à combattre l'idée de Dieu, s'enlisant dans un culte béat de l'expérimentation et dans un relativisme présenté comme du matérialisme.

### **La réponse matérialiste dialectique par la cosmologie**

Le matérialisme dialectique rejette tant l'interprétation religieuse d'un rapport entre l'un et le multiple que l'empirisme plus ou moins critique d'une science réduite aux techniques et à l'expérimentation.

Le matérialisme dialectique pose l'univers, c'est-à-dire la matière, comme base de toute perspective authentiquement scientifique. Ce faisant, il résout le problème du rapport entre les éléments de l'univers et l'univers lui-même.

C'est en effet parce qu'il y a, dialectiquement, de l'infini dans le fini et du fini dans l'infini, qu'il est possible de saisir comment l'univers est une seule entité qui, en même temps, possède une nature infinie.

Il n'y a en effet pas une quantité définie de matière, qui serait statique et simplement « formée » depuis l'extérieur. Il n'y a que la matière qui existe et celle-ci connaît un auto-mouvement. Il n'y a pas d'impulsion extérieure à la matière.

Il n'y a pas non plus de pause dans le mouvement incessant de la matière : il n'y a jamais d'arrêt dans le processus de transformation de la matière.

L'univers est seulement composé de matière et cette matière est en transformation ininterrompue, connaissant des sauts dialectiques s'appuyant sur les contradictions internes propres à chaque chose, chaque phénomène.

Puisque la matière ne connaît pas d'impulsion ou d'origine extérieure, et qu'elle existe, alors elle a toujours existé et elle existera toujours.

Puisque la matière connaît des sauts dialectiques, alors elle a toujours existé en connaissant ces sauts dialectiques et elle existe en connaissant ces sauts dialectiques, partout et tout le temps.

Puisque sauts dialectiques ont lieu partout et tout le temps, alors il n'existe aucune limite à la matière ni à son développement.

### **La question du rapport entre le tout et les parties**

Comment les incessants sauts dialectiques sont-ils en rapport avec le caractère unifié, uni-total de l'univers ?

La problématique de fond est que ce qui est infini n'est logiquement pas en mesure d'avoir de parties.

Si l'infini disposait de parties, celles-ci seraient finies ou infinies. Si ces parties sont infinies, alors il y aurait plusieurs infinis, ce qui n'est pas cohérent. Si ces parties sont finies, l'infini serait composé d'éléments finis, et il ne pourrait alors pas être infini.

Une solution serait de concevoir une infinité de parties finies, ce qui fut la solution de Spinoza pour exprimer le caractère inépuisable des « modes » d'existence de l'univers entièrement matériel. L'univers serait ici infini au sens où il consisterait en une infinité de modes existant eux-mêmes à l'infini. Tous les modes seraient en rapport dans leur existence même, car ils seraient de la « nature naturée » par le tout qui est « nature naturante ».

Pour définir une chose ou un phénomène, il faut par conséquent non pas avoir une lecture positive, partir de « rien » pour aller à la chose, mais extraire la chose du tout : chez Spinoza, « toute définition est négation » (au sens où une chose n'est pas tout le reste).

Cependant, ce n'est pas là poser un infini qualitatif, c'est là affirmer qu'il existe une dimension mesurable à l'infini, même si cette mesure ne cesse jamais, quantitativement, allant précisément à l'infini.

L'univers quantitativement infini de Spinoza, avec sa conception de la négation pour définir chaque chose, ouvrirait cependant la voie à la dialectique.

### **La négation comme détermination**

C'est Hegel qui a posé l'infini comme saut qualitatif à partir du fini. Il a malheureusement considéré que le mouvement du monde passait par l'esprit humain saisissant la dialectique et non par la transformation dialectique du monde lui-même.

En prolongeant Spinoza (qui lui-même prolongeait Aristote, Avicenne, Averroès), Hegel posait cependant la transformation comme clef de la compréhension des phénomènes.

Le matérialisme dialectique ne considère ainsi pas que le fini et l'infini soient séparés. Il n'y a pas un « un » et un « multiple » se faisant face à face de manière irréductible. En réalité, Dieu n'a été que le masque du concept d'infini et le terme de multiple n'a désigné que le fini.

Or, suivant la loi de la contradiction, le fini est infini et l'infini fini. Hegel a compris cela en s'appuyant sur la définition de la négation chez Spinoza. Il a compris que si une chose se définissait négativement (au sens où une chose n'est pas autre chose), alors il fallait également la définir négativement par rapport à elle-même.

La différence devient alors l'identité d'une chose. Chaque chose est en effet à la fois elle-même (car elle n'est pas autre chose) et autre qu'elle-même, parce que portant sa propre finitude.

Hegel, dans La science de la logique, constate ainsi que : « La différence en tant que telle est déjà la contradiction en soi ; il est de fait l'unité de choses qui ne sont que dans la mesure où elles ne sont pas un – et la séparation de choses qui ne sont que dans la mesure où elles sont séparées dans la même relation.

Le positif et le négatif, eux, sont la contradiction posée, parce qu'en tant qu'unités négatives ils se posent eux-mêmes et, de là, le dépassement de celle-ci et le fait de poser son contraire. »

La conséquence directe de la considération qu'une chose, qu'un phénomène, se pose comme différence, c'est qu'il y a une identité dialectique. Cela signifie que dans son existence même, toute chose se pose comme fini dans l'infini, parce qu'elle se distingue de l'infinité des choses. Il se pose comme différent et se laisse par conséquent déterminer par cette différence, par cette négation du reste.

Lénine, dans ses notes au sujet de cette œuvre de Hegel, fait la remarque suivante au sujet de cette question :

« [Hegel :] Elles [les choses] sont, mais en vérité leur être est leur fin.

Plein d'esprit et bien trouvé ! Les concepts qui apparaissent d'habitude comme morts, Hegel les analyse et montre qu'il y a du mouvement en eux.

Qui connaît une fin ? Cela signifie, qui est en mouvement vers sa fin !

Quelque chose ? Cela signifie : non pas ce qu'est quelque chose d'autre.

Être en général ? Cela signifie une certaine non-détermination, qu'être = ne pas être.

L'élasticité multi-faces, universelle des concepts, l'élasticité qui va jusqu'à l'identité des contraires – c'est là l'essentiel.

Cette élasticité, employée subjectivement, = éclectisme et sophistique.

Cette élasticité, employée objectivement, c'est-à-dire de telle manière à refléter le caractère multi-faces et général du processus matériel et de son unité, c'est la dialectique, c'est l'acte de réfléchir de manière juste l'éternel développement du monde. »

## La dialectique du fini et de l'infini

C'est à partir de ce rapport contradictoire entre le fini et l'infini qu'il faut comprendre le caractère inépuisable de la matière. Chaque chose porte en soi la différence, donc déjà la base d'une opposition dialectique. De plus, dans sa nature même qui est d'être finie, elle cessera d'exister. Elle porte donc une contradiction interne : elle est, mais elle contient aussi sa propre mort.

Or, cela est universel. Cela signifie que cette finitude est infinie. Et comme qui plus est chaque chose se transforme, cela signifie que chaque chose porte l'infini, car ce qui est fini cède devant la transformation, dans un saut qualitatif, ouvrant la voie à quelque chose de nouveau, un non-fini dans le fini, donc l'infini.

Lénine retranscrit dans ses notes notamment les lignes suivantes de Hegel :

« L'unité du fini et de l'infini n'est pas un rapprochement extérieur de ceux-ci, ni une réunion incongrue qui contredirait à leur détermination, dans laquelle deux indépendants, deux étant en soi séparés et mutuellement opposés, partant incompatibles, seraient réunis.

Au contraire, chacun est à lui-même, cette unité et l'est seulement en tant qu'abrogé de soi-même, ce en quoi aucun n'a devant l'autre une prééminence de l'être en soi et de l'être-là affirmatif.

Comme on l'a montré plus haut, la finitude est seulement comme dépassement de soi, et par conséquent l'infinité, l'autre d'elle-même, est contenue en elle. »

Lénine écrit la remarque suivante à côté de cette citation :

« Appliquer aux atomes versus les électrons. En général, l'infinité de la matière en profondeur... »

Lénine préfigure ici, comme Mao Zedong l'a fait, le caractère non-indivisible de la matière pour ce qui concerne les atomes et ses composants. Cependant, cela n'est vrai pas qu'en profondeur, mais dans toutes les directions.

### **Infini, non-fini, continuité, discontinuité**

Il y a lieu de faire la différence entre l'infini et le non-fini. Une chose connaissant un saut qualitatif est une chose finie portant la non-finitude en elle, car le nouveau sort de l'ancien. On peut dire ici qu'une chose démolit, dans le saut qualitatif, les limites qui lui sont en apparence assignées.

Hegel, dans La science de la logique, résume cela en disant que : « C'est la nature du fini lui-même de se dépasser, de nier sa négation, et de devenir infini. »

Le non-fini s'extrait du fini. Cependant, la question de l'infini se pose encore. Hegel a échoué ici à le définir, car il en a fait un principe abstrait, qui surplombe la réalité. L'infini est chez lui le sens du développement, et donc du monde, et le monde ne compte plus pour lui.

Le matérialisme dialectique considère lui que c'est le monde qui porte le mouvement, le développement et par conséquent l'infini. Cela signifie que l'infini est par définition présent dans la matière, comme Lénine l'a constaté avec « l'infinité de la matière en profondeur ».

En fait, l'un des aspects essentiels du processus et le plus perturbant pour un observateur humain est bien que la nature infinie de la matière se combine avec son contraire, sa nature finie. Cependant, c'est ici en rapport avec la contradiction entre la continuité et la discontinuité.

Tout phénomène porte la contradiction en soi, et donc la différence, car toute contradiction affirme un phénomène et par conséquent se sépare du reste de la matière pour prendre un caractère fini, différent.

Cela pose une discontinuité dans le caractère infini de la matière, mais en même temps cette discontinuité implique la continuité, rien n'étant isolé.

Un objet fabriqué par l'être humain est par exemple indissociable des forces productives portées par l'humanité, tout comme un nuage est indissociable du système général terrestre, la Biosphère.

Cependant, si les forces productives de l'humanité ne s'expliquent pas sans la Biosphère terrestre, celle-ci ne s'explique pas sans la galaxie, qui elle-même dépend d'un super-amas de galaxie, etc.

Tout cela est vrai pour l'infiniment grand et l'infiniment petit, et ce à l'infini. Il n'y a pas de niveau « final », que ce soit vers l'infiniment grand ou l'infiniment petit – sinon, ce niveau « final » serait isolé, indépendant, voire un cadre. L'infiniment grand et l'infiniment petit forment d'ailleurs eux-même une contradiction.

Il y a ainsi à la fois continuité et discontinuité dans l'existence. Une chose est à la fois en continuité avec le reste de l'univers... Et, de par sa contradiction interne, possède son propre saut.

### **L'univers et sa constitution en vagues**

L'univers est une sorte d'océan infini formé de vagues infinies se répondant les unes aux autres, se transformant les unes les autres, et ce à l'infini.

La matière transforme la matière, l'approfondit, la développe, et celle-ci fait de même, et ce à l'infini. L'existence au sens d'éléments séparés

relativement du mouvement général de l'univers s'appuie sur les vagues de sauts qualitatifs se produisant dans la matière elle-même.

Cela ne veut nullement dire que la contradiction de chaque chose ne soit pas interne, mais que son cadre relève de la matière dans son ensemble.

Pour reprendre un exemple, la Terre est le produit d'un saut qualitatif dans l'organisation de la matière au niveau de la galaxie, et l'une des vagues produites par l'existence de la Terre est la formation de l'humanité, qui elle-même forme une vague ayant un impact sur son environnement spatial direct, etc.

### **Chaque écho est infini**

Tout saut qualitatif a un écho infini, car aussi petit que soit cet écho, il relève du mouvement général de la matière. Tout fini porte ainsi en lui non seulement le non-fini de son propre saut, de sa propre transformation, mais également l'infini lui-même de par le fait qu'il relève d'un mouvement général de la matière.

Il ne s'agit nullement ici de l'existence d'une simple « limite » repoussée d'un fini en expansion, mais bien de l'infini au sens strict, c'est-à-dire non mesurable et non divisible. Le moindre élément matériel pris arbitrairement possède en soi l'infini, l'extension infinie de la matière, puisqu'il en relève.

La matière est infinie dans sa réalité et le partiel possède la totalité, le fini l'infini, et inversement. En aucun cas, il n'est possible de parler de « parties » de la matière.

S'il s'agissait de parties, alors il faudrait leur accorder un statut particulier. Leur identité serait chacune opposée aux autres parties et par conséquent relativement isolé. Or, aucun isolement n'est possible dans le caractère infini de la matière, car l'infini ne peut pas être fini.

Par conséquent, les séparations existantes au sein de l'infini matériel, c'est-à-dire l'existence d'éléments finis dans l'infini, doit être définie comme un moment, une étape, une situation relative, propre à

l'expansion, l'accroissement, l'épaississement de la matière. Elles sont un aspect de l'infini comme mouvement éternel de la matière.

C'est cet aspect que constate les mathématiques, qui fixent et séparent arbitrairement, pour une photographie momentanée de ce qui en réalité est en transformation ininterrompue et infinie.

### **L'éternité et le caractère inépuisable de la matière**

Ce qui est fini a comme fondement le saut qualitatif propre à la dialectique du fini et de l'infini, car le fini est le produit d'un infini s'étant exprimé dans le fini.

Le fini porte donc en lui sa propre limite, qui produit un saut allant à l'infini ; ce saut amène une situation finie qui elle-même porte sa limite, qui elle-même produit un saut allant à l'infini, et ce à l'infini, et donc éternellement.

Ce qui existe matériellement comme entité relativement autonome – un être humain, un arbre, une table – a comme fondement le saut qualitatif portant l'infini et portant ainsi la contradiction entre fini et infini.

De ce fait, l'éternité repose ainsi sur la présence ininterrompue et pour ainsi dire en extension de la matière. Il ne s'agit pas d'une simple expansion spatiale. Il s'agit d'une extension au sens d'un mouvement qualitatif en progression dans une infinité d'aspects.

Concrètement, le mouvement contradictoire de la matière aboutit à la production d'une infinité de contradictions, qui elle-même ont un écho dans la matière. La loi de la contradiction est universelle et elle s'étend éternellement par l'infini, produisant ainsi des vagues ayant un impact toujours plus grand dans l'univers.

### **Le caractère inépuisable de la matière**

En un certain sens, on peut dire que non seulement la matière est infinie, mais qu'elle va à l'infini. Son mouvement de complexification s'appuie sur

l'infini (comme saut interne issu de la rupture au sein du fini) et va à l'infini.

La matière est à la fois infinie et en train de devenir infinie – c'est une contradiction.

Le matérialisme dialectique affirme ainsi le caractère infini de la matière, à la fois dans son existence finie et dans sa nature infinie. Cependant, ce caractère infini relève de l'infini porté par le mouvement de la matière dans son universalité, comme aspect principal. Le caractère infini d'une réalité matérielle « isolée » n'est qu'une abstraction figeant le mouvement général de la matière et ses sauts qualitatifs produisant des vagues cosmiques consistant en les transformations.

En effet, les vagues dans l'univers, de l'univers, sont produites par différentes contradictions. Cela signifie qu'elles sont à la fois finies, car elles consistent en un phénomène répondant à une contradiction interne, et en même temps infinies, puisque leur nombre est infini, puisqu'elles relèvent du mouvement général de l'univers, puisque leur impact qualitatif est lui-même infini dans le futur, leur source étant elle-même infinie dans le passé.

Le mouvement de la matière, produisant un saut qualitatif dans un phénomène, qui lui-même agit sur d'autres phénomènes, d'autres sauts, se caractérise donc par un développement inégal, soulignant à la fois l'identité et la différence des sauts et des phénomènes.

Tout isolement d'une chose est donc forcément arbitraire, à quelque niveau que ce soit. Et il n'existe pas de matrice figée dans le mouvement de la matière. C'est là un aspect essentiel du mouvement, de la nature de la matière, du caractère inépuisable de la matière. Il n'y a pas de détermination fixe, car il n'existe pas de « parties » de la matière, séparées et fixes.

Toute focalisation sur un aspect particulier est simplement une photographie mathématique d'un moment donné qui a sa dignité, mais laisse s'échapper la limite portée de manière interne, et donc la rupture amenant le saut à l'infini.

La matière est donc inépuisable, parce que sa richesse dialectique est infinie et porte l'infini. Il faudrait un « début » pour avoir un « stock » de matière – mais cela est impossible, car la matière porte par définition l'infini.

## **La réalisation de la loi de la contradiction**

La contradiction entre la nature finie d'une chose, au sens de sa détermination interne, et son expression finie, dans le monde, produit en soi une déchirure interne, amenant l'infini à se ré-exprimer, se réaffirmer. Telle est la loi de la contradiction : chaque chose, en existant, affirme de manière ininterrompue sa différence et pose donc la négation.

Cela est vrai partout et tout le temps, à l'infini. C'est une conséquence du caractère inépuisable de la matière.

Il s'agit donc ici de ne pas confondre ce qui est absolu et ce qui est relatif. Ce n'est pas la forme finie qui est relative, mais bien l'infini. En effet, la forme finie porte en soi la contradiction, et c'est la contradiction qui est universelle. Le développement de l'infini est relatif, car il exprime la contradiction.

Le matérialisme dialectique est la science de l'unité des contraires, pas la religion d'un infini abstrait.

Cependant, le relatif et l'absolu forment également une contradiction. Le développement de l'infini l'emporte toujours, car il est propre à la matière. Pour cette raison, ce qui est fini n'est que relatif et est forcément amené à disparaître. C'est la raison pour laquelle toute entité matérielle est obligée de se transformer et ne peut jamais être éternelle. Rien n'est éternel, tout se transforme, car seulement le tout existe, comme ensemble, mais par conséquent également comme ensemble infini, et donc infinité en extension, en expansion, en approfondissement.

L'éternité d'une chose finie serait la cessation du mouvement, donc de l'infini. Il n'y aurait par conséquent d'ailleurs plus aucun mouvement, et il

n'y en aurait même jamais eu. Le mouvement n'existe pas s'il n'y a pas l'infini.

La question est par conséquent de savoir si l'aspect principal est l'infini, le mouvement ou la matière. Le matérialisme primitif considère que c'est la matière, le matérialisme reconnaissant la dynamique dans la matière choisit quant à lui le mouvement. Le matérialisme dialectique considère quant à lui que c'est l'infini, car la matière implique le mouvement, et donc l'infini.

Cependant, dialectiquement, c'est la matière qui porte l'infini. L'affirmation de la dialectique pose ainsi le matérialisme. Le matérialisme dialectique repose sur la contradiction entre la matière et sa propre finitude, donc l'infini, donc la dialectique. Tel est l'aspect principal.

### L'infinité de la matière

Le matérialisme dialectique ne fait donc pas un fétiche de la matière sous une forme finie, mais célèbre l'infini comme réalité la plus authentique de la matière – et en même temps, il reconnaît toute sa dignité à la matière, seule réalité, porteuse justement de l'infini. L'univers n'est pas composé de matière : il est la matière. Ce qu'on appelle l'univers est la matière dans sa réalité infinie, dont les vagues propagent les transformations générales et particulières, dans un mouvement infini produisant du fini lui-même à la fois porteur et vecteur de l'infini.

C'est la raison pour laquelle le matérialisme dialectique est le seul à reconnaître sa dignité au réel. Lui seul peut voir l'infini dans le fini, et donc accorder une valeur fondamentale au fini. Loin de se perdre dans l'infini en l'affirmant, il s'enthousiasme pour la réalité et son mouvement, sa transformation.

C'est dans la réalité transformatrice que s'affirme la matière inépuisable, formant le véritable sens de la vie. Le matérialisme dialectique voit le mouvement comme transformation (et non comme dynamique), il assume la matière comme réalité cosmique, infinie et donc éternelle. ■

« Beaucoup de choses peuvent devenir un fardeau, une charge, si nous nous y attachons aveuglément et inconsciemment. Prenons quelques exemples. Si vous avez fait des fautes, peut-être avez-vous le sentiment que, de toute façon, elles vous resteront sur le dos, et vous voilà découragé; si vous n'avez pas commis d'erreurs, vous pouvez vous croire infaillible et en tirer vanité. Le manque de succès dans le travail peut engendrer le pessimisme et l'abattement, la réussite susciter l'orgueil et l'arrogance. Un camarade qui n'a encore qu'une brève expérience de la lutte peut, de ce fait, chercher à se dérober aux responsabilités, tandis qu'un vétéran peut se buter à cause de son long passé de lutte.

Le camarade ouvrier ou paysan, fier de son origine de classe, peut regarder de haut l'intellectuel, tandis que celui-ci, à cause de quelques connaissances qu'il possède, peut avoir du dédain pour le camarade ouvrier ou paysan. Toute qualification professionnelle peut devenir un capital personnel, qui mène à l'arrogance et au mépris d'autrui. Même l'âge peut être un motif de vanité. Les jeunes, se croyant intelligents et capables, mésestiment les vieux; et ceux-ci, parce qu'ils sont riches d'expérience, dédaignent les jeunes. Tout cela devient charge ou fardeau quand la conscience critique fait défaut. »

« L'esprit d'«indépendance» est souvent inséparable de la tendance à mettre son «moi» au premier plan. Ceux qui y sont enclins ont fréquemment une manière incorrecte d'aborder le problème des rapports entre l'individu et le Parti. En paroles, ils respectent, eux aussi, le Parti, mais dans la pratique, ils placent leur personne au premier plan et le Parti au second. Dans quel but ces gens se mettent-ils en quatre? Ils recherchent les honneurs, ils convoitent une position, ils veulent paraître.

Quand ils ont la charge d'un secteur de travail, ils réclament immédiatement leur «indépendance». A cette fin, ils séduisent les uns, écartent les autres, recourent à la flatterie et au racolage parmi les camarades; ils transportent dans le Parti communiste les mœurs viles des partis bourgeois. La malhonnêteté les perd. J'estime qu'il nous faut travailler avec honnêteté. Sinon, il est absolument impossible d'accomplir quelque chose d'utile dans le monde. »

Mao Zedong



## La célébration de l'univers, la fin des religions

Pourquoi les religions existent-elles encore au début du 21e siècle ? C'est parce qu'en plus de refléter des intérêts de classe, elles forment une réponse civilisationnelle à la crise de la nature humaine. En effet, l'humanité est en crise, depuis son émergence historique « hors de la Nature », comme animal ou ancien animal capable de réflexion avancée et en mesure de transformer la Nature.

Un animal qui n'en est plus un, voilà comment est désormais l'être humain. La sortie de l'animalité par l'espèce humaine est ainsi contradictoire : elle s'est concrètement réalisée, mais en même temps elle est illusoire car les êtres humains restent des animaux. Les religions tentent alors de fournir un cadre général à l'humanité afin de pouvoir se regarder dans le miroir.

C'est la raison pour laquelle Jésus pouvait dire que « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ! ». En effet, les personnes ayant un problème intellectuel majeur, étant « simplet » ou « attardé », n'ont pas à jongler entre le bien et le mal comme les êtres humains en général, ou plus exactement avec des situations ressenties comme vraiment « positives » et d'autres vécues comme particulièrement « négatives ». Ils n'ont donc pas l'angoisse, l'inquiétude qui tourmente l'humanité en général, ce va-et-vient positif et négatif qui bouleverse le vécu. Toute l'Amérique précoloniale célébrait, pour la même raison que Jésus, les personnes ayant un retard intellectuel ou mental, y voyant des êtres en contact avec le divin, avec la bonté, avec le ciel.

Les religions, c'est une tentative de préserver les apparences, de neutraliser l'oscillation entre le « bien » et le « mal ». Les religions, c'est l'obsession de maintenir un cadre à l'humanité, pour s'extraire de la barbarie de la période où l'humanité vivait « sur le tas », avec des institutions sommaires établies à petite échelle.

C'est le paradoxe dialectique : d'un côté, les religions disent que l'humanité est mauvaise, de l'autre c'est par cette capacité non-animale à être mauvais que l'humanité peut être bonne. C'est un message contradictoire qui traverse toute la religion, à l'instar de ce qu'on lit dans le Coran : « En vérité, Nous avons proposé aux cieux, à la terre et aux montagnes le Dépôt. Ils ont refusé de le porter et en ont eu peur, alors que

l'homme s'en est chargé ; il est vraiment foncièrement injuste et ignorant. » Les religions sont une fiction, car elles disent que l'humanité oscille tout le temps entre le bien et le mal, et pourtant c'est vers elle que se tournerait Dieu. En réalité, Dieu est un moyen de « tenir », de poser un certain calme.

C'est en ce sens qu'il est intéressant de regarder le double aspect de ce qui se passe au début du 21e siècle. D'un côté, les religions ne cessent de reculer, s'effaçant devant la vie quotidienne capitaliste qui ne laisse pas d'espace à une telle démarche spirituelle. De l'autre, les religions ne cessent de s'agiter, multipliant leurs formes, leurs tentatives de jouer autant que possible sur la direction des sociétés. L'hindouisme veut l'hégémonie sur l'Inde, l'Islam sur toute une série de pays, le judaïsme entend contrôler Israël, le bouddhisme cherche à façonner les pays où il est majoritaire, l'évangélisme exige de prendre les commandes morales aux Etats-Unis, le catholicisme romain se veut un profond levier culturel et moral, alors que l'Église orthodoxe marche en tandem avec l'État russe.

Les religions agonisent et en même temps elles visent une expansion, afin de s'ancrer dans la modernité. C'est là lourd de sens, car ce qui se joue, c'est la modification complète de la vision du monde qu'a l'humanité. Les forces productives se sont tellement développées que les religions sont une anomalie, dont l'existence correspond à une humanité du passé. On en sait trop pour que les religions n'aient même la moindre crédibilité. On en sait trop sur le passé de la planète dans le cadre cosmique, sur le passé des animaux avec les dinosaures, sur l'évolution de l'humanité comme espèce...

Et pourtant les religions existent encore. Ce paradoxe implique qu'elles doivent disparaître. En ce début de 21e siècle, alors qu'on en passe le dernier quart, une rupture va se dérouler au sein de l'humanité, avec les religions qui sont remplacées non pas simplement par une lecture « sociale » des choses, mais par une vision matérialiste de la réalité, à la hauteur de l'univers. C'est le rêve de Spinoza que le 21e siècle va réaliser, avec une humanité reconnaissant la Nature comme système et abandonnant l'hypothèse vaniteuse de « l'Homme dans la nature comme un empire dans un empire ». ■

## **Le matérialisme dialectique et l'univers en oignon comme contradiction du développement inégal et de la différence**

Tout contraste est une différence, toute différence une contradiction. Si les choses ne se développent pas simultanément, alors il y a déjà différence.

C'est également vrai si les choses existent déjà de manière différente : des choses différentes se développant de manière différente vont de pair avec l'existence de contradictions entre ces choses, de par leur différence.

Une erreur commise de par le passé fut la suivante :

- puisqu'il y a différence, il y a indépendance de la contradiction d'une chose, car elle est différente ;
- s'il y a indépendance de la contradiction, alors son développement lui est propre ;
- si le développement lui est propre, alors il est particulier ;
- s'il est particulier, alors il y a négation de la négation au sein de ce particulier ;
- s'il y a négation de la négation au sein de ce particulier, alors on peut forcer l'existence de cette négation de la négation puisqu'elle est elle-même particulière.

C'est l'erreur commise en URSS au début des années 1950 et qui a permis aux révisionnistes de prendre le dessus. Une erreur connue est celle de Trofim Lyssenko qui considérait qu'il pouvait modifier le développement de l'agriculture en « forçant » des changements de réaction des végétaux, par exemple en plantant plusieurs graines dans un même trou.

C'était une lecture idéaliste en terme de choses isolées, sur la base de la « négation de la négation » appliquée à une chose en particulier ; le pendant exact de cette démarche est la lecture du tout génétique qui, pareillement, prend les choses isolément en les fixant unilatéralement sur

la base de l'ADN. Dans l'agriculture et pour le vivant en général, ce sont notamment les Organismes Génétiquement Modifiés.

On a ici une incompréhension du rapport du particulier au général, une réduction du processus de mouvement à une chose isolée, sur la base d'une « négation de la négation ».

Un autre exemple connu est la campagne contre les « quatre nuisibles » en Chine populaire, visant les rats, les mouches, les moustiques et les moineaux friquets. Cette campagne commencée en 1958 fut cessée en 1960, car il était clair que les déséquilibres écologiques provoqués par la campagne amenaient dans le mur.

On comprend pourquoi la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne produisit d'intenses recherches sur la cosmologie, sur les liens entre les différentes couches de l'univers, alors que Mao Zedong rejeta le concept de négation de négation.

Mao Zedong salue ainsi les efforts du physicien japonais Shoichi Sakata, qui chercha à formuler les liens entre les différentes « couches » de matière, ce qu'on peut résumer par l'image d'un univers en oignon. Shoichi Sakata nous dit dans *Physiques théoriques et dialectique de la nature*, en juin 1947 :

« La science actuelle a trouvé que, dans la nature, il existe deux « niveaux » qualitatifs différents : la forme du mouvement, par exemple une série de niveaux comme particules élémentaires-noyaux-atomes-molécules-masses-corps célestes-nébuleuses.

Ces niveaux forment des points nodaux variés qui restreignent les différents modes qualitatifs de l'existence de la matière en général. Et ainsi ils ne sont simplement reliés de manière directe comme décrit ci-dessus.

Les « niveaux » sont également connectés dans une direction comme molécules-colloïdes-cellules-organes-individus-sociétés.

Même dans les masses semblables, il existe des « niveaux » d'états correspondant aux solides-liquides-gaz.

Dit de manière métaphorique, ces circonstances peuvent être décrites comme ayant une sorte de structure multi-dimensionnelle du type d'un filet de pêche ou, plutôt serait-il mieux de dire, qu'ils ont une structure du type des oignons, en phases successives.

Ces niveaux ne sont en rien isolés mutuellement et indépendants, mais sont connectés mutuellement, dépendants et constamment « transformés » les uns en les autres.

Un atome, par exemple, est construit à partir des particules élémentaires et une molécule est construite à partir d'atomes et, inversement, peut être fait la décomposition d'une molécule en atomes, d'un atome en particules élémentaires.

Ces types de transformation arrivent constamment, avec la création d'une nouvelle qualité et la destruction des autres, dans des changements incessants. »

Il y a ici, forcément, deux aspects.

Le premier, c'est le développement inégal qui caractérise tout mouvement et implique des différences au sein de cet univers en oignon.

Le second, c'est la différence, puisque chaque couche est différente, ce qui est déjà une contradiction. On a ainsi une contradiction dans le mouvement tout comme entre les couches du mouvement.

La crise du Covid-19 est ainsi le produit d'une contradiction entre deux couches, l'humanité et la Biosphère ; pour donner un exemple de développement inégal du mouvement, on peut prendre l'émergence de la sexualité chez l'adolescent, qui apparaît comme une rupture/saut qualitatif dans le mouvement de développement de la personne.

En dernier ressort, tout cela apparaît comme la contradiction du général et du particulier. Cette contradiction est universelle, elle exige de saisir les différences entre les couches de l'univers et apparaît comme contradiction du développement inégal et de la différence. ■

« Nous parlons souvent du “remplacement de l'ancien par le nouveau”. Telle est la loi générale et imprescriptible de l'univers.

La transformation d'un phénomène en un autre par des bonds dont les formes varient selon le caractère du phénomène lui-même et les conditions dans lesquelles il se trouve, tel est le processus de remplacement de l'ancien par le nouveau.

Dans tout phénomène, il existe une contradiction entre le nouveau et l'ancien, ce qui engendre une série de luttes au cours sinueux.

Il résulte de ces luttes que le nouveau grandit et s'élève au rôle dominant ; l'ancien, par contre, décroît et finit par dépérir.

Et dès que le nouveau l'emporte sur l'ancien, l'ancien phénomène se transforme qualitativement en un nouveau phénomène.

Il ressort de là que la qualité d'une chose ou d'un phénomène est surtout déterminée par l'aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante.

Lorsque l'aspect principal de la contradiction, l'aspect dont la position est dominante, change, la qualité du phénomène subit un changement correspondant. »

Mao Zedong

## **L'Aube de la Nouvelle Humanité à travers le nexus dialectique**

Dans le cours de notre analyse de la Crise du capitalisme de notre époque, il a été découvert et formalisé le concept de nexus, comme élément-clé de la compréhension du développement en spirale de la matière.

Ce concept est un étendard de grande valeur que nous opposons frontalement et de manière significative aux ennemis du matérialisme dialectique, qui masquent leur idéalisme ou leur dualisme derrière une compréhension erronée du matérialisme (dans le meilleur des cas). Il est un critère de différenciation décisif permettant d'identifier notre organisation.

On peut considérer que cela nous retranche de toutes les personnes ou les organisations qui valident sans réfléchir les fameux propos d'Antonio Gramsci (1891-1937), célèbre figure du communisme italien, cité à tort et à travers :

« Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres. »

Beaucoup considèrent qu'il y a là un résumé de leur façon de voir les choses, ce qui est vrai. Or, c'est justement toute leur façon de voir les choses qui est incorrecte.

En effet, cette affirmation erronée rend confuse le concept de « transition », entendue dans le sens donné ici comme le moment d'une unification censée être révolutionnaire, amalgamant d'un côté le vieux monde dans un rebut tendant à la monstruosité, alors que dans le même mouvement, s'opérerait symétriquement l'unification d'éléments formellement opposés au vieux monde, jusque-là séparés, voire même contraires, dont l'unification permettrait de donner un élan, une dynamique.

Nous résumons cette approche inexacte en disant qu'elle dit que deux deviennent un, à quoi nous opposons le principe correct : un devient

deux, permettant justement de saisir la transition au sens révolutionnaire comme étant un nexus.

Cette juste compréhension est une attaque totale sur le plan culturel de la conception bourgeoise du monde, et notamment un dépassement de la conception même d'Histoire au sens bourgeois.

C'est pour nous la ligne rouge que nous traçons pour affirmer le plus exactement et le plus complètement possible la rupture révolutionnaire avec le vieux monde.

La lutte que nous entendons porter est en effet une lutte totale, opposant la bourgeoisie, et sa vision du monde, au matérialisme dialectique, porté par le prolétariat en tant que classe révolutionnaire.

Le concept de nexus permet de prendre la mesure effective de l'ampleur de notre rupture révolutionnaire, de comprendre que celle-ci, dans le cadre du processus de lutte des classes dans notre pays, est un renversement complet de l'ordre bourgeois, de fond en comble, annonçant une vague de transformation universelle.

Notre rupture est l'affirmation d'une nouvelle étape du développement de l'Humanité comme matière pensante au sein de la Biosphère, c'est une élévation de la Culture à la fois inscrite dans la longue marche de l'Humanité dans sa compréhension du Cosmos et à la fois nouvelle dans son épanouissement.

En tant qu'organisation d'avant-garde, c'est tout notre parcours qui nous a permis de saisir les premiers et si complètement tous ces aspects avec le plus de netteté possible. Prolongeant le gigantesque héritage historique ayant permis à l'Humanité de formaliser le matérialisme historique, nous comprenons le mieux ce que signifie la période dans laquelle nous entrons.

L'Humanité est maintenant en mesure de comprendre non seulement la nécessité historique de dépasser le Capitalisme comme vision du monde, mais également, dès lors que le concept d'anthropocène a été exprimé avec la modification de la planète par l'humanité, la nécessité d'établir de manière consciente et scientifique la symbiose entre le développement

culturel que l'Humanité a accompli et son existence harmonieuse en tant qu'espèce, en tant que matière pensante, au sein de notre biosphère.

Pour parvenir à une pleine compréhension de cette étape vertigineuse et décisive, il a fallu des années et des années d'organisation productive. Nous savions que nous avions raison au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle de prendre le recul stratégique nécessaire à rassembler et formaliser les bases d'une nouvelle pensée-guide, de mettre notre énergie au service d'un vaste travail de compilation et d'élaboration idéologique, ajustant notre pratique au sein de notre environnement, à notre théorie, avec exigence et en s'imposant une stricte discipline prolongée.

Notre organisation a donc existé sur cette base en générant et en rassemblant l'énergie de personnes s'ajustant à notre vision du monde, s'affinant et se complexifiant toujours plus.

Ce travail idéologique a été unique et sans équivalent dans les organisations révolutionnaires, ou prétendues telles, de France, au point que nous pouvons dire très ouvertement aujourd'hui : nous sommes la véritable base du matérialisme dialectique en France.

Nous sommes installés sur le sommet d'une production de centaines et de centaines d'articles, couvrant une large gamme de domaines, reflétant la profondeur de notre compréhension de la société française, au sein de notre époque, comme élément de l'Histoire collective de l'Humanité et comme composante de l'évolution de notre biosphère, au sein des gigantesques mouvements d'un Cosmos éternel.

Nous sommes parvenus à ce stade à saisir tous ensemble la totalité et la complexité de ces couches et leur dynamique, ce qui a donné dans le cadre des revues que nous avons générées pour analyser la seconde crise générale du mode de production capitaliste dans laquelle nous sommes engagés, et notamment de notre organe Crise, des analyses prospectives validées par les faits de manière implacablement vérifiée.

Ce travail nous a permis de stimuler collectivement notre conscience, de nous souder à l'international, et notamment en Belgique, à des camarades ayant entamé le même travail productif, et de nous projeter avec enthousiasme dans le futur, certains d'être le matériel biologique d'une

vaste transformation de notre espèce dont nous sommes dans notre époque les prototypes.

Nous sommes des battements de coeur et nous devons nous aligner sur le rythme de l'Histoire !

Fort de cette énergie collective et de notre alignement tout à la fois sur le mouvement historique du développement de notre espèce et de sa place dans le Cosmos au sein de notre Biosphère, nous développons un engagement toujours plus symbiotique dans le Parti que nous générons, d'où chacun de nos éléments peut tirer en retour un soutien moral sans faille, exprimé par un enthousiasme ne cédant à aucune morosité ni nihilisme et un esprit de rupture toujours plus poussé avec la société bourgeoise dans sa décadence, ses institutions et surtout avec sa vision du monde. Car :

« En fin de compte, le régime socialiste se substituera au régime capitaliste ; c'est une loi objective, indépendante de la volonté humaine. Quels que soient les efforts des réactionnaires pour freiner la roue de l'histoire dans son mouvement en avant, la révolution éclatera tôt ou tard et sera nécessairement victorieuse. » (Mao Zedong)

Certains d'être l'avant-garde de la nouvelle Humanité, annonçant l'établissement d'un nouvel ordre conforme à l'évolution de notre espèce, nous arborons fièrement l'héritage de notre Histoire et nous tournons nos yeux vers le Cosmos infini et éternel, vers lequel se dirige l'étoile d'or illuminant le drapeau rouge que nos coeurs brandissent à l'assaut du ciel.

Que ceci soit un signal à toutes les consciences pour lesquelles résonnera notre appel à venir oeuvrer au service de la Culture et de l'Humanité, par la lutte prolongée et sans capitulation face à la bourgeoisie, pour installer au pouvoir le prolétariat, au service des masses, par le triomphe toujours plus approfondi de son idéologie : le matérialisme dialectique. ■

## **Le matérialisme dialectique et le nexus de la contradiction comme point de transition du mouvement en spirale et ses cycles**

La question de la transition est d'une extrême difficulté dans le matérialisme dialectique. En effet, puisque le mouvement et le statique s'opposent dialectiquement, comment considérer qu'ils établissent un rapport « constructif », « productif », pour permettre de franchir un cap ?

La difficulté est telle que cela a largement servi le révisionnisme, qui a prétendu avoir résolu le problème en affirmant que, dans les moments « créatifs », ce n'est pas un qui devient deux, mais deux qui deviennent un. Il y aurait une « unification » des contraires afin de faire avancer les choses, les phénomènes.

Lorsque les choses avanceraient, c'est qu'elles auraient « uni » leurs forces. Il y aurait annulation des différences afin de permettre d'avoir suffisamment d'énergie, d'appui, pour s'élancer.

C'est naturellement un piège anti-dialectique, qui derrière le mot d'ordre « l'union fait la force », sert à effacer les nuances, les différences, à neutraliser les contradictions, et cela au nom d'une hypothétique période intermédiaire, « productive », utile, nécessaire, etc.

A contrario du révisionnisme qui falsifie la vision communiste du monde, le matérialisme dialectique ne conçoit pas une « transition » comme une « réconciliation » de deux pôles contradictoires. Il considère la transition comme l'expression d'une contradiction et donc comme une séparation.

Au sens strict, la transition n'est qu'un aspect de l'affrontement entre le nouveau et l'ancien. Cela se produit à un niveau particulier, qui est d'une importance essentielle, qui établit l'aspect principal pour toute la chose, tout le phénomène.

C'est en ce sens qu'on peut parler de « transition ». Mais il n'existe pas de transition comme sas, moment isolé et séparé. En ce sens, le fameux propos de l'intellectuel italien Antonio Gramsci, figure majeure du communisme en Italie, est totalement erroné, anti-dialectique :

« Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres. »

C'est là l'hypothèse d'une « transition » comme moment d'annulation des contradictions, comme on en trouve chez tous ceux qui rejettent le matérialisme dialectique et ne savent donc pas « lire » les contradictions. C'est cette même conception qui propose des « transitions » passer du capitalisme au socialisme en s'appuyant sur des moyens « magiques » comme l'éducation, les élections, le syndicalisme, les grèves, etc.

Comment faut-il voir les choses ? Quelle est cette contradiction qui exprime ce qu'est réellement une transition ?

Posons les choses. Un mouvement est par définition à la fois continu et non-continu, autrement dit il n'y a pas de « moment » précis, statique, unilatéral où on sait qu'on passe d'une chose à une autre, d'une étape à une autre.

Or, il y a bien transformation : transformation d'un rapport sexuel entre un homme et une femme en enfant à naître, transformation du capitalisme en socialisme, transformation de la nourriture en éléments chimiques pour faire fonctionner le corps, etc.

On peut bien arbitrairement définir un moment clef pour annoncer un passage d'une étape à une autre, cependant cela n'aurait qu'une portée descriptive. On notera ici un aspect très important : une telle démarche arbitraire est la base de ce qu'on appelle la perversion.

Quelqu'un qui mange, mais se fait vomir immédiatement afin de ne pas grossir, a dans son imaginaire le fétiche que, puisque la nourriture est mangée, elle a été assimilée pour vivre, et qu'on peut donc s'en débarrasser en « trichant ».

Les hommes fascinés par les adolescents ou les adolescentes ont comme fétiche la transformation en adulte, considérée comme un « potentiel », une réalisation réalisée sans être réalisée encore. En ce sens, une société où les enfants et les adolescents s'habillent comme des adultes contribue à la confusion et laisse tendanciellement la porte ouverte aux fétiches.

Tout manquement à la compréhension matérialiste dialectique des choses, des phénomènes, aboutit en fait inévitablement à des fétiches, à des lectures « statiques », à une conception bornée.

Pour échapper à une telle erreur, il faut se tourner vers le mouvement en spirale.

Il est bien connu que le matérialisme dialectique souligne le mouvement en spirale, mais qu'entend-on précisément par-là ? En effet, le concept a ici surtout été descriptif, pour indiquer que les choses ne vont pas en ligne droite.

Lénine utilise le concept de spirale de la manière suivante, en 1915, dans ses notes sur la question de la dialectique.

Il dit que si on regarde les choses avec une vision « immédiate », on s'imagine que les choses progressent en ligne droite. Mais en réalité, le progrès avance par bonds, avec des ruptures, des décrochages. Aussi vaut-il mieux parler de spirale.

Ce sont ceux qui ont intérêt à ce qu'on ait une vision bornée des choses qui insistent sur le concept de « ligne droite », afin de donner naissance à des fétiches auxquels on doit s'accrocher, afin que rien ne change, que tout reste pareil.

« La connaissance humaine n'est pas (ou ne décrit pas) une ligne droite, mais une ligne courbe qui se rapproche indéfiniment d'une série de cercles, d'une spirale.

Tout segment, tronçon, morceau de cette courbe peut être changé (changé unilatéralement) en une ligne droite indépendante, entière, qui (si on ne voit pas la forêt derrière les arbres) conduit alors dans le marais, à la bondieuserie (où elle est fixée par l'intérêt de classe des classes dominantes).

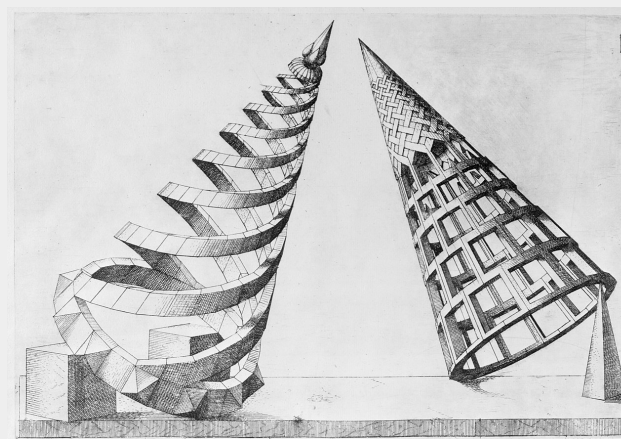
Démarche rectiligne et unilatéralité, raideur de bois et ossification, subjectivisme et cécité subjective, voilà les racines gnoséologiques de l'idéalisme.

Et la bondieuserie (=idéalisme philosophique) a, naturellement, des racines gnoséologiques, elle n'est pas dépourvue de fondement ; c'est une fleur stérile, c'est incontestable, mais une fleur stérile qui pousse sur l'arbre vivant de la vivante, féconde, vraie, vigoureuse, toute-puissante, objective, absolue connaissance humaine. »

Regardons ce concept de spirale et voyons comment on peut en profiter de manière formidable. Une spirale, c'est une courbe qui s'enroule autour d'un axe. Cependant, une spirale cela peut également être une courbe qui s'enroule autour d'un axe... en s'éloignant ou en se rapprochant de cet axe, et ce à l'infini.

Dans ce dernier cas, une spirale est un mouvement en courbe où on se rapproche ou s'éloigne toujours plus d'un point fixe, d'un axe, et ce à l'infini.

Voici une représentation dessinée par le graveur Jost Amman et conçue par l'orfèvre humaniste allemand Wenzel Jamnitzer, pour l'ouvrage de 1568 *Perspectiva corporum regularium* (Perspective des corps réguliers).



La représentation a ici un seul souci : la spirale en trois dimensions parvient à un bout, à une extrémité. Il faut enlever ce bout, sans quoi on aurait une fin, et il faudrait un début, ce qui s'opposerait au principe de l'infini et on retomberait au « borné ».

Pourquoi ce mouvement en spirale est-il correct, dans son principe, pour représenter le mouvement ?

Il y a une série de points très complexes.

1. Le mouvement en spirale présente, entre ses différents niveaux de courbes, une différence de degrés.

Plus on avance plus les courbes deviennent plus « petites », plus ramassées. C'est conforme à l'évolution quantitative. Il y a alourdissement, accélération, approfondissement, etc.

L'inverse est vraie : des courbes qui deviennent plus larges, plus grandes, représentent la dilatation, l'étalement, le développement, etc.

C'est la contradiction entre la qualité et la quantité qui s'exprime ici.

2. Le mouvement en spirale témoigne d'un processus en cours.

Lorsqu'on se rapproche, ou bien lorsqu'on s'éloigne de l'axe, on le fait au fur et à mesure.

Ce au fur et à mesure est ce qu'on appelle le temps ; le temps est produit par l'espace, par la matière infinie, qui est partout, qui est tout, et qui se transforme.

La notation de cette transformation, par contraste d'une transformation par rapport à une autre, est ce qu'on appelle le temps.

3. Le mouvement en spirale tend autour d'un point fixe, sans jamais l'atteindre. D'une part, c'est conforme au mouvement de chaque phénomène, qui est d'un côté fixe (comme le point), de l'autre en mouvement (comme la spirale).

Les contraires s'interpénètrent toujours ; il n'y a jamais de « réconciliation ». Rien n'est jamais statique, uni, unifié, unique, il n'y a jamais d'assimilation possible de la courbe et du point statique.

Le mouvement prime toujours sur la dimension statique – et la dimension statique est le squelette de la réalité, sans qui rien n'existerait, se dispersant dans le mouvement. C'est la matière qui est dialectique, pas la dialectique qui est matérielle.

En quoi ces points abordés aident-ils pour la question de la transition ?

Eh bien, si on raisonne sans le mouvement en spirale, on va bien saisir les deux pôles d'une contradiction. Cependant il y a un risque majeur : celui de basculer dans la dualité et non la dialectique.

C'est là où se situe précisément l'erreur à ne pas commettre. C'est l'erreur finalement inverse du révisionnisme. Le révisionnisme dit que deux deviennent un, qu'il y a réconciliation des contraires. La dualité est l'erreur qui fétichise les deux contraires dans leur pure opposition.

La dualité aboutit, somme toute, à concevoir que les contraires ne peuvent pas se convertir l'un en l'autre. Le reproche que fait finalement Mao Zedong à Staline, c'est précisément de remplacer parfois la dialectique par la dualité, et d'aboutir à des solutions mécanistes ou administratives.

C'est là que cela va aider pour mieux comprendre ce qu'est une transition. Si on part du principe que les contraires peuvent se convertir l'un en l'autre, alors, de par le développement inégal, il va nécessairement y avoir un aspect qui va devenir principal, par rapport aux autres aspects qui eux sont secondaires.

Rappelons ici que le développement inégal ne désigne pas du tout l'opposé du mouvement linéaire ; faire une telle erreur témoignerait d'une incompréhension complète du matérialisme dialectique.

Le développement inégal concerne toujours plusieurs choses, plusieurs aspects, plusieurs phénomènes.

On ne peut donc pas dire d'une chose qu'elle connaît un « développement inégal ». Ce qu'elle connaît, c'est un mouvement non linéaire. C'est en son sein que se déroule le développement inégal, avec ses différents aspects.



C'est également dans le rapport aux autres choses qu'il y a une situation de développement inégal.

C'est très important ici, car sinon on nierait le principe de différence. Le développement inégal est l'expression de la nuance, de la différence. C'est un rapport entre des choses – et ce n'est pas ce qu'on cherche ici, puisqu'on veut connaître la transition, qui se pose comme « non rapport » entre les choses, période intermédiaire.

Autrement dit, ce qu'on cherche ici, c'est de savoir comment déterminer une transition au sein du mouvement, mouvement que le matérialisme dialectique analyse comme ininterrompu et infini.

Comment alors trouver du fini dans l'infini, du statique dans le mouvement ? Et cela doit être un fini qui aille à l'infini, le statique qui aille au mouvement, car la transition aboutit à la chose suivant en venant de la chose précédente.

Il faut poser les choses comme suit. Dans la contradiction, les contraires se convertissent par moments l'un en l'autre.

Ce qu'on peut appeler alors « nexus », c'est le lieu où cette conversion s'exprime de la manière la plus marquée, où elle joue le rôle le plus avancé.

C'est le nexus qui est, dans une transformation, l'expression de la transition.

Et ce nexus est le point « statique » du mouvement en spirale, que le mouvement en spirale n'atteint jamais.

Ou bien, dit différemment : le nexus, c'est l'aspect d'une contradiction où, à la fois, on s'éloigne et on se rapproche le plus et le moins à la fois de l'ancien et du nouveau.

Prenons quelques exemples pour y voir clair.

a) Un homme et une femme se rencontrent et des sentiments naissent en eux. Ils vont former un couple. La transition entre leur position de célibataires avec des sentiments et le couple, c'est leur premier baiser.

La tension de cette transition du premier baiser expose parfaitement le nexus, où on s'éloigne et on s'approche de manière contradictoire à la fois du passé et de l'avenir.

Aller vers l'autre personne est une négation de soi, puisqu'on doit changer, et en même temps une affirmation car on va vers celui qu'on va être désormais.

Mais le mouvement amoureux s'appuie également sur une affirmation de soi, puisque c'est l'ancien soi qui éprouve un manque, ce qui aboutit à une négation puisqu'on va nier le manque en le faisant disparaître par la présence auprès de l'être aimé.

b) On a faim, c'est l'expression d'un besoin nutritionnel, qui s'exprime par une gêne corporelle. On mange pour répondre à cette contradiction qui est le besoin opposé au manque.

Quand on mange, on comble le manque. Le mouvement en spirale tend à satisfaire le besoin. Mais il ne pourra jamais le combler, car le besoin même satisfait redeviendra manque. Une fois qu'on a mangé, on sera obligé de manger de nouveau plus tard. Il y a conversion des contraires l'un en l'autre.

On mange pour éloigner la faim, mais en mangeant, on maintient le corps en fonctionnement et on va en même temps se rapprocher de la faim.

Et cette contradiction est le nexus de tout le système biologique humain.

Sans alimentation, tout le reste du fonctionnement ne peut pas avoir lieu. La transition entre les différents moments de l'être humain a comme marqueur le repas. Cela explique au passage l'importance historique de ce moment particulier.

On notera qu'on découvre ici au passage le concept de cycles. Chaque cycle de l'alimentation se répète, mais il y a des nuances, des différences ; on ne mange pas pareillement bébé, enfant, adolescent, adulte ou comme personne âgée.

c) Un être humain passe de l'adolescence à l'âge adulte. Si on prend le mouvement en spirale, on ne peut pas réellement voir de frontière, de marquage de séparation.

Par les contradictions, on peut cependant en voir les contours fondamentaux : on passe à une certaine maturité, la croissance corporelle a cessé, l'ensemble des facteurs biologiques (notamment hormonaux) se sont stabilisés.

Dans ce faisceau de contradictions, il y a un point qui va être le nexus, car c'est en lui que la conversion des contraires l'un en l'autre est le plus marqué.

Quelles sont ces deux contraires ? Eh bien, c'est d'un côté le regard complété sur soi-même et de l'autre la reconnaissance du reste de la société qu'on intègre. C'est par l'insertion de l'être complet dans la société des adultes que la transition est complétée : c'est là le nexus.

Une cérémonie de la citoyenneté apparaît inévitable comme reconnaissance du processus ; en France, c'est traditionnellement le bac qui a joué ce rôle dans la seconde moitié du 20e siècle.

d) On distingue habituellement quatre saisons, avec le printemps auquel succède l'été, puis l'automne à laquelle succède l'hiver. Il n'y a pourtant, naturellement, pas véritablement cette succession mécanique, mais plutôt une contradiction entre la saison plutôt froide et la saison plutôt chaude.

Et comment se voit la transition de l'une à l'autre ? Par la durée des journées.

Celles-ci sont courtes en hiver et longues en été. C'est ainsi que la végétation, en général, sait comment se comporter, car elle interprète la durée de l'ensoleillement.

Pourtant, le changement n'est pas linéaire, mais se fait en spirale. Si le soleil se « couche » formellement plus tard un certain jour que la veille, il se peut très bien que ce jour les nuages obstruent la luminosité, alors que par contre la veille il y ait fait beau, et donc qu'il y a eu une durée véritablement plus longue de la journée.

Il y a pourtant un mouvement général, allant de plus de jour à moins de jour, puis inversement de moins de jour à plus de jour. On comprend évidemment que le nexus, la transition, se produit autour du 21 juin pour l'été et du 21 décembre pour l'hiver.

C'est le moment où se concentre la transition, passant d'un mouvement à l'autre, se transformant en son contraire. Le nexus est très facile à voir, de par le calendrier, avec véritablement cette sensation d'une fixation « statique », et d'un retournement.

C'est ce qui explique la place majeure accordée par l'humanité, dans les différentes parties du monde, au-delà des parcours différents, aux solstices d'été et d'hiver.

e) Une entorse de la cheville est une blessure. Au cœur de la contradiction entre la cheville et l'accident provoquant la blessure, le nexus est le processus inflammatoire : il est le moment de la transition entre la cheville blessée et sa guérison, l'expression de la phase de réparation.

L'inflammation, c'est la manière dont le corps humain apporte à un endroit précis les éléments nutritifs dont il a besoin pour se réparer. C'est la reconnaissance de la blessure, pour s'en éloigner ; on se rapproche et on s'éloigne de la blessure, en même temps.

On voit ici d'ailleurs combien la prescription d'anti-inflammatoires ne correspond pas à la compréhension du processus dialectique de la blessure puisque ces derniers visent à lutter contre un phénomène interne à la contradiction à la base même de la réparation.

Il est bien plus correct d'aider avec de la glace la circulation sanguine, accompagnant dans un premier temps l'apport des nutriments pris en charge par l'inflammation.

f) La Grande Révolution Culturelle Prolétarienne représente une saisie de la question de la transition, parce qu'elle se fonde sur la compréhension que l'articulation générale des éléments composant la tradition s'appuie sur un aspect principal.

Toutes les phases de la GRCP tiennent à des combats portant précisément sur le nexus, qui varie selon les moments et qu'il s'agit de retrouver pour agir à bon escient. La GRCP commence ainsi par une critique théâtrale, pour porter ensuite sur les universités, la division du travail, la cosmologie, les mathématiques, le prétendu culte du génie, etc.

Les succès ont tenu à l'identification du nexus et au calibrage adéquat pour œuvrer à ce niveau.

g) Lorsque le mode de production capitaliste s'est élancé en Europe occidentale, la vision du monde féodale en a été ébranlée jusque dans ses fondements. La bourgeoisie a entamé une lutte à mort avec le féodalisme et l'aristocratie qui le portait, et donc avec la vision du monde féodale, dont la religion catholique romaine était l'expression la plus aboutie.

Mais en France, de par l'échec du calvinisme, la transformation est passée par un détour, celui de la monarchie absolue, du rationalisme des Lumières, de l'adaptation du catholicisme (dissidence augustiniste encore appelée jansénistes, catholicisme social, etc.).

Le paradoxe historique est que ni l'aristocratie, ni l'Église catholique n'ont été réellement éliminées, avec leur survie au-delà de la période historique où leur rôle était central. Cela a joué de manière significative, par la perversion de certains éléments allant dans le sens du progrès bourgeois.

D'où l'impression parfois d'une époque embrouillée où l'on ne sait pas où sont les éléments décadents et où sont les éléments progressistes. Tel religieux catholique a pu apparaître très avant-gardiste pour son époque, tel penseur des Lumières peut apparaître d'une totale décadence sur certains points en particulier.

Autrement dit, parce que historiquement, la tendance va à l'écrasement du féodalisme et donc des forces qui le portent, mais qu'en même temps, chacun des éléments de la société française d'alors se place à tout moment dans le nexus plus ou moins en alignement sur cette tendance, qui allait inévitablement à la Révolution.

La tension entre l'implacabilité du mouvement historique sur le plan de la matière et l'extrême diversité des éléments composant la société humaine

et l'instabilité de leur trajectoire, en raison des différences de développement de la conscience, rend la compréhension du processus à la fois tendanciellement net, mais circonstanciellement buissonnant et presque illisible en apparence.

Tous ces exemples indiquent bien que c'est la question de la vision du monde qui est ici centrale. Elle découle fondamentalement de l'assimilation de cette notion de nexus, dans le sens où la vision du monde est produite par le nexus et permet de saisir le prochain.

Le matérialisme dialectique accomplit une transition absolument fondamentale, un pas vers un alignement de sa conscience avec le Cosmos comme matière éternelle en mouvement.

Cette compréhension heurte paradoxalement précisément la conscience humaine dans son mouvement même au sein de la matière. La conscience humaine est en effet finie, par opposition à l'univers, qui lui est infini.

C'est ce qu'on appelle l'Histoire qui se trouve ici bouleversée de manière fascinante et même vertigineuse : cela ouvre ni plus ni moins que la question du rapport relatif de la conscience humaine au temps, en termes de perception sensible.

La compréhension bourgeoisie de l'Histoire, désormais dépassée, se focalise sur le foisonnement circonstanciel, pour tenter de mettre en avant un pseudo-aspect imprévisible de l'Histoire, où la volonté humaine aurait un espace, exprimé par des acteurs plus ou moins conscients de leur rôle. La compréhension bourgeoise se résume ainsi en matière d'Histoire très logiquement à des séries d'explication de problèmes bien circonstanciés.

La compréhension prolétarienne de l'Histoire met à l'opposé la compréhension face à l'explication elle-même, en affirmant le caractère central de la transformation. Le matérialisme dialectique se fixe sur la tendance générale, avant d'aborder la déclinaison particulière.

En même temps, il affirme qu'il y a dans la déclinaison particulière une affirmation de la tendance générale – mais il n'en fait pas un fétiche, ayant connaissance du développement inégal des choses, des phénomènes au sein d'un processus général.

Les nexus dans le développement historique de l'Humanité peuvent être en fait plus ou moins longs, plus ou moins denses, plus ou moins localisés ou circonscrits, et donc s'inscrire dans la suite d'une séquence plus ou moins marquante, imprimant par écho le rapport au nexus lui-même et déterminant la capacité à le percevoir. C'est là que se forme l'avant-garde.

De la même manière dans toutes les sciences en général, la compréhension du nexus est fondamentale pour saisir l'affrontement entre l'ancien et le nouveau, leur jonction et leur affrontement, leur combinaison et leur séparation.

En ce sens, on peut affirmer que la Révolution, c'est la mise à jour, ou mieux l'éducation au sens strict de l'élévation, que l'Humanité engage pour se réaligner sur la réalité matérielle et son mouvement.

Comprendre le nexus c'est saisir la transition comme point le plus proche et le plus éloigné allant de l'ancien au nouveau; c'est là où la contradiction exprime sa tension la plus grande.

C'est ce qui explique la situation traumatisée de l'humanité actuelle, engagée profondément dans le nexus qui doit réaligner l'Histoire de l'Humanité avec le mouvement du Cosmos, et pourtant sans compréhension encore des nécessités historiques, alors que ce que nous vivons, c'est la fin de l'Histoire de l'Humanité et le début de la Compréhension du Cosmos, en tant que composante active de celui-ci. ■

*« Lénine dit : «Pour connaître réellement un objet, il faut embrasser et étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et «médiations». Nous n'y arriverons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects nous garde des erreurs et de l'engourdissement.»*

Nous devons retenir ses paroles.

Être superficiel, c'est ne pas tenir compte des particularités des contradictions dans leur ensemble, ni des particularités des deux aspects de chaque contradiction, nier la nécessité d'aller au fond des choses et d'étudier minutieusement les particularités de la contradiction, se contenter de regarder de loin et, après une observation approximative de quelques traits superficiels de la contradiction, essayer immédiatement de la résoudre (de répondre à une question, de trancher un différend, de régler une affaire, de diriger une opération militaire).

Une telle manière de procéder entraîne toujours des conséquences fâcheuses...

Envisager les choses d'une manière unilatérale et superficielle, c'est encore du subjectivisme, car, dans leur être objectif, les choses sont en fait liées les unes aux autres et possèdent des lois internes; or, il est des gens qui, au lieu de refléter les choses telles qu'elles sont, les considèrent d'une manière unilatérale ou superficielle, sans connaître leur liaison mutuelle ni leurs lois internes; une telle méthode est donc subjective. »

(Mao Zedong)

## **Le PMD, forteresse révolutionnaire au cœur du nexus des première et seconde crises générales**

Dans le processus révolutionnaire, on sait qu'il y a des phases dont Mao a bien éclairé les dynamiques à travers le schéma de défense stratégique, équilibre stratégique puis offensive stratégique. Dans ce schéma, il y a dialectiquement la dynamique au travers de l'offensive, puis contre-défense, contre-offensive, etc., dans un cheminement en spirale se prolongeant en continu jusqu'au Communisme.

Lorsqu'on prend du recul sur l'expérience menée dans le cadre de la Première crise générale, ouverte en 1917 puis terminée en 1989, on doit souligner un élément idéologique important pour notre époque.

À chaque intervalle historique qui s'est présenté comme « défense stratégique », un travail théorique spécifique a été fourni, non pas pour les tâches immédiates de la révolution, mais pour sa consolidation universelle. Cela formait la contre-offensive prolétarienne face à la contre-offensive bourgeoise, une sorte de contre-contre-offensive.

Lorsque Friedrich Engels publie son analyse sur la « Dialectique de la Nature » en 1883, cela prend place dans un contexte historique plutôt défavorable. On est sur les cendres de l'échec de la Commune de Paris, la première Internationale est explosée et la seconde non encore fondée, et les conditions politiques de la lutte en Allemagne sont particulièrement durcies avec les lois anti-socialistes prononcées en 1878 par Bismarck.

Avec une telle mise en avant de l'idéologie, le recul de la Révolution devient relatif, car elle continue sa lancée en consolidant ses fondations, dans un mouvement de reflet avec la pratique. En effet, la « Dialectique de la Nature » correspond à un contexte de répression, mais dans le même temps à la stabilisation d'un centre social-démocrate dont le noyau politique est affermi.

De la même manière, lorsque Lénine publie en 1908 « Matérialisme et Empirio-criticisme », la Révolution en Russie est confrontée à la « réaction stolyпинienne », mais aussi à la solidification de la fraction majoritaire du parti social-démocrate de Russie. Le recul de la révolution devient là aussi

relatif, car avec cet ouvrage sont battus en brèche les errements idéalistes et autres opportunismes idéologiques présents jusque dans le camp social-démocrate.

Ainsi n'y a-t-il pas de hasard au fait qu'historiquement « Matérialisme et Empirio-criticisme » soit placé en continuité avec « Dialectique de la Nature » d'Engels, dont le texte était inconnu de Lénine. Il avait en effet été récupéré par les révisionnistes de la social-démocratie allemande, qui avaient bien pris soin de le mettre de côté. Ce n'est qu'en 1925 qu'il fut republié par les communistes russes.

En réalité, il y a un processus d'enrichissement tel un escalier avec des marches qui se compilent pour atteindre toujours plus de hauteur de vue. C'est la raison pour laquelle on lit dans le fameux « Précis d'histoire du Parti Communiste d'Union Soviétique (bolchévik) », publié en 1938, que :

« Pour apprécier la portée immense de l'ouvrage [Matérialisme et Empirio-criticisme] de Lénine dans l'histoire de notre Parti et comprendre quel trésor théorique Lénine a défendu contre toutes les espèces de révisionnistes et de dégénérés de la période de réaction stolyпинienne, il est indispensable de prendre connaissance, ne fût-ce que sommairement, des principes du matérialisme dialectique et historique.

C'est d'autant plus nécessaire que le matérialisme dialectique et le matérialisme historique constituent le fondement théorique du communisme, les principes théoriques du Parti marxiste ; connaître ces principes, les assimiler est le devoir de tout militant actif de notre Parti.

Ainsi donc :

1° Qu'est-ce que le matérialisme dialectique ?

2° Qu'est-ce que le matérialisme historique ? »

S'en suit dans le « Précis », le grand classique « Matérialisme dialectique et matérialisme historique » rédigé par Staline spécialement pour l'occasion. C'est au même moment, en 1937, que Mao rédigea « De la contradiction », classique qui, au-delà de protéger et défendre les acquis deviendra aussi un nouveau phare éclairant et approfondissant la compréhension matérialiste dialectique du monde.

À cette période, la Révolution mondiale doit également faire face au renforcement de la contre-révolution dans le cadre des régimes fascistes, et son allié objectif présent dans le camp révolutionnaire - le trotskysme - mais aussi à la stabilisation du premier État socialiste, avec l'URSS.

À chaque moment où la Révolution est sur la défensive, il se reflète inéluctablement des conceptions idéalistes, mécaniques, régressives au cœur même du camp révolutionnaire. Cela entraîne l'apathie et la démoralisation, comme le remarque le « Précis » de 1938 :

« La défaite de la révolution de 1905 avait porté la désagrégation et la décomposition parmi les compagnons de route de la révolution.

La décomposition et l'abatement moral étaient particulièrement graves parmi les intellectuels. Les compagnons de route qui étaient venus du milieu bourgeois dans les rangs de la révolution quand celle-ci prenait un impétueux essor, abandonnèrent le Parti dans les jours de réaction. (...)

L'offensive de la contre-révolution se poursuivit aussi sur le front idéologique.

On vit apparaître toute une kyrielle d'écrivains à la mode qui « critiquaient » et « exécutaient » le marxisme, bafouaient la révolution, la traînaient dans la boue, glorifiant la trahison, la débauche sexuelle au nom du « culte de la personne ».

Dans le domaine de la philosophie se multiplièrent les tentatives de « critiquer », de réviser le marxisme ; on vit

également apparaître toute sorte de courants religieux couverts de prétendus arguments « scientifiques ». »

C'est la raison pour laquelle les quatre classiques cités précédemment forment, bien qu'à des moments différents, une seule et même vérité : celle de la réaffirmation des bases idéologiques de la Révolution dans un contexte marqué par l'abatement subjectif de ses forces. Cela permet de temporiser la défense stratégique dans le sens où est affirmé le principe universel, scientifique, qui sous-tend la Révolution, et par conséquent de sauvegarder la subjectivité révolutionnaire. Et l'on sait combien la subjectivité révolutionnaire est la base motrice à la Révolution elle-même.

Il y a un prolongement et un enrichissement de « Dialectique de la nature » (1883) à « Matérialisme dialectique et matérialisme historique » (1938), en passant par « Matérialisme et empiriocritisme » (1908) et « De la contradiction » (1937). Le dernier mot « inversé » de la contre-offensive révolutionnaire tient évidemment les écrits de la Grande Révolution culturelle Proletarienne en Chine.

Entre 1883 et 1938 (mais aussi jusqu'en 1966), on se situe au cœur des premiers mouvements en spirale de la révolution (offensive, défensive, contre-offensive, etc.) dans le cadre de la première crise générale du capitalisme : les textes cités viennent affirmer et stabiliser des éléments théoriques considérés comme acquis de par une pratique antérieure.

On a là un travail de synthèse. Si on comprend justement cela, on voit que la mise en avant du Parti matérialiste dialectique (PMD) correspond à une situation historique évidente : celle du nexus entre la première crise générale et la seconde crise générale.

Dit autrement : la Révolution est en défense stratégique par rapport à la dynamique passée, mais tendanciellement à l'offensive par rapport au futur.

Il s'agit de correspondre à cette situation au plan général, dans l'affirmation idéologique elle-même pour contrer l'abatement, la démoralisation, affirmer l'offensive générale et l'optimisme révolutionnaire.

Il y a un besoin de ré-impulser la subjectivité révolutionnaire dans un contexte d'écrasement de la Révolution, non pas simplement conjoncturel telles les répressions bismarckienne, stolyпинienne, hitlérienne, etc., mais de manière générale.

On parle ici d'une situation marquée par l'écrasement général de la première vague de la Révolution mondiale et la naissance des conditions pour le déploiement de la seconde vague.

Le PMD signifie précisément cette lecture des choses et s'intercale au cœur du nexus comme gardien du temple (celui des acquis du siècle précédent) et vecteur d'avant-garde du mouvement révolutionnaire futur.

C'est le sens de l'affirmation du PMD, car il apparaît dans un tel contexte historique qu'il y a besoin d'affirmer la vision du monde non plus seulement comme « base théorique » à l'engagement révolutionnaire pratique, mais comme *l'engagement révolutionnaire lui-même, sa substance subjective même*. L'époque le permet désormais.

Nous n'affirmons pas simplement la continuité des textes classiques précédemment cités, dans l'idée d'un héritage cumulatif, mais bien leur synthèse universelle, ou plutôt leur universalisation de manière synthétique.

Ce n'est pas une nouvelle marche dans l'escalier comme le furent les éléments théoriques précédents, mais l'arrivée sur un palier avant l'ascension d'un nouvel escalier.

Cela se matérialise par une nouvelle connexion cérébrale, synaptique avec une subjectivité développant une vision du monde totale, celle du matérialisme dialectique.

Le PMD, c'est l'expression révolutionnaire dans le nexus lui-même, et par cela-même il se doit de protéger et systématiser la vision du monde matérialiste dialectique tout en la prolongeant, car la révolution ne peut reculer que de manière relative. Qui ne le comprend pas se place d'emblée en dehors de la Révolution mondiale qui s'annonce. ■

« Provocation de troubles, échec, nouvelle provocation, nouvel échec, et cela jusqu'à leur ruine — telle est la logique des impérialistes et de tous les réactionnaires du monde à l'égard de la cause du peuple ; et jamais ils n'iront contre cette logique.

C'est là une loi marxiste.

Quand nous disons : « l'impérialisme est féroce », nous entendons que sa nature ne changera pas, et que les impérialistes ne voudront jamais poser leur coutelas de boucher, ni ne deviendront jamais des bouddhas, et cela jusqu'à leur ruine.

Lutte, échec, nouvelle lutte, nouvel échec, nouvelle lutte encore, et cela jusqu'à la victoire — telle est la logique du peuple, et lui non plus, il n'ira jamais contre cette logique.

C'est encore une loi marxiste. »

(Mao Zedong)

## L'esprit français et la révolution

La France est un pays qui a son propre parcours historique et la révolution sera nécessairement le fruit de ce parcours spécifique. C'est pour cela qu'il faut maîtriser parfaitement la trajectoire nationale française, l'évolution de la société et des modes de production, cet ensemble posant le cadre où les contradictions s'expriment et mettent en perspective l'avenir comme fruit du passé.

La France est née au 16<sup>e</sup> siècle, lorsque l'unification réalisée par la monarchie, avec François Ier principalement, permet d'établir un cadre d'ampleur suffisante à la langue française, un territoire profitant d'une homogénéité relative sur le plan de l'unification, une économie commune au moins significativement, une culture assez active pour établir une formation psychique.

Cependant, la France naissante affronte les guerres de religion qui vont la traumatiser, et le maintien de son existence est passée par l'existence d'un appareil d'État centralisé mis en place par les « Politiques ». Ceux-ci mettaient de côté les religions et les luttes de factions ; leur mot d'ordre était le « scepticisme » afin de maintenir un certain rationalisme. Son philosophe fut Montaigne, qui était au premier rang pour épauler Henri IV. Ce dernier changea six fois de religion dans sa vie, la dernière fois afin de devenir roi de France.

Ce scepticisme à prétention rationaliste est l'essence de l'esprit français ; même au 17<sup>e</sup> siècle, où le rationalisme triomphe en tant que tel avec l'esprit classique, les penseurs et écrivains s'activent à porter un regard sceptique sur la nature humaine et les mœurs, avec l'espoir de les corriger (Molière, Racine, La Fontaine, La Rochefoucauld, La Bruyère, etc.).

Par la suite, les Lumières se poseront surtout comme un scepticisme généralisé de l'idéologie dominante, de la monarchie absolue et du catholicisme ; la démarche reste principalement au niveau du regard critique, de la critique mordante dont Voltaire est le plus grand représentant. S'il a bien existé un matérialisme français (Diderot, d'Holbach, Helvétius, La Mettrie) dont l'Encyclopédie est la somme, il ne s'est jamais élevé à une synthèse et ne s'est jamais généralisé en un

système de pensée. Pour cette raison, la révolution française passée, il s'étiola très rapidement.

En France, le protestantisme a donc échoué au 16<sup>e</sup> siècle, le classicisme du 17<sup>e</sup> siècle n'a jamais composé de monument théorique et la vision des Lumières du 18<sup>e</sup> siècle ne s'est jamais non plus établie en système complet. C'est vrai pour le 19<sup>e</sup> siècle également. Aucun des mouvements le marquant profondément n'aura érigé de doctrine : ni la franc-maçonnerie, ni le royalisme de l'Action française, ni le radicalisme républicain, ni le mouvement ouvrier (qu'il soit socialiste ou syndicaliste).

Le scepticisme reste la substance qu'on retrouve en filigrane dans l'esprit français et si on regarde bien, on peut voir que son pendant est le légitimisme. L'esprit français étant à prétention rationaliste, il considère tant que les choses sont, il y aura moyen de les prolonger d'une manière ou d'une autre. Pour qu'il y ait un engouement nouveau, il faut au préalable qu'une nouvelle légitimité ait pu être instaurée.

Les Lumières n'ont pour cette raison pas été un mouvement de masse en France ; elles ont été un mouvement de conquête de légitimité des idées nouvelles, ouvrant la porte à une transformation du scepticisme français qui est alors passé du scepticisme pour le nouveau, au scepticisme pour l'ancien. Pareillement, le Front populaire et la Résistance n'ont pas été des mouvements de masse : c'est après leur installation et en raison d'une situation historique « bloquée » que les masses, reconnaissant leur légitimité, se sont précipitées à leur suite. Cette question de la légitimité explique la défaite complète de Mai-1968 dont l'irruption brutale ne sut pas s'inscrire dans la société française, sauf par François Mitterrand et le long travail de légitimité menée depuis 1945 par la « seconde gauche » ; elle permet également de comprendre le triomphe complet du coup d'État du général de Gaulle en 1958, porté par la légitimité de son action en réponse à la défaite de 1940.

Si la question de la légitimité nouvelle joue toujours un rôle fondamental dans l'établissement d'un nouveau régime, il faut bien en saisir les modalités par rapport à l'esprit français sceptique à prétention rationaliste. C'est un écueil qui ne se contourne pas et qu'il faut affronter comme la grande épreuve pour parvenir à la révolution en France. ■